

LE BRASIER DE L'EXIL

Studio Pink



Le Brasier de l'Exil

Par Studio Pink

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Étincelle dans les Cendres	4
Chapitre 2 : Le Silence des Rescapés	10
Chapitre 3 : Les Murmures de l'Exil	16
Chapitre 4 : Le Poids des Secrets	23
Chapitre 5 : La Proximité Interdite	28
Chapitre 6 : Le Premier Baiser sous l'Orage	34
Chapitre 7 : Le Calme avant la Tempête	39
Chapitre 8 : L'Ombre du Passé	45
Chapitre 9 : La Fracture des Idéaux	51
Chapitre 10 : Le Vide de l'Absence	57
Chapitre 11 : Retrouvailles Désespérées	64
Chapitre 12 : Le Choix Crucial	70
Chapitre 13 : Le Brasier du Sacrifice	76
Chapitre 14 : La Renaissance des Ruines	82
Chapitre 15 : L'Horizon de l'Exil	88

Chapitre 1

L'Étincelle dans les Cendres

Voici le premier chapitre de ****"Le Brasier de l'Exil"**.**

CHAPITRE 1 : L'Étincelle dans les Cendres

L'air n'était plus qu'un poison liquide, une soupe épaisse de suie et de soufre qui me brûlait les poumons à chaque inspiration saccadée. Autour de moi, le manoir des Valerius — ce bastion de marbre et de certitudes — s'effondrait dans un râle de bois agonisant. Les flammes, d'un orange presque obscène, léchaient les tapisseries séculaires, dévorant les visages de mes ancêtres avec une faim impie.

Je toussai, le dos plaqué contre une colonne qui vibrait sous la fureur de l'incendie. Ma robe de soie, autrefois d'un bleu céleste, n'était plus qu'un lambeau grisâtre collant à ma peau moite de sueur.

Respire, Elora. Ne ferme pas les yeux.

Mais l'obscurité m'appelait. Une obscurité douce, contrairement à l'enfer rouge qui m'encerclait. C'est alors que le plafond de la grande galerie céda. Un fracas de tonnerre, une pluie de braises, et le monde bascula dans un chaos de débris. Je fus projetée au sol, le souffle coupé, une poutre enflammée barrant ma seule issue.

Je fixai les flammes, hypnotisée. C'était donc ça, la fin ? Une note de bas de page dans l'histoire sanglante de l'Exil ?

Soudain, une silhouette déchira le rideau de fumée.

Ce n'était pas un ange. Les anges n'avaient pas cette carrure de prédateur, ni cette démarche lourde, rythmée par le cliquetis du métal et du cuir. L'homme portait un masque de combat noir, mais ses yeux... à travers les fentes, j'aperçus deux éclats d'un ambre volcanique qui semblaient commander au feu lui-même.

Il ne s'arrêta pas. Il ne demanda pas si j'allais bien.

D'un coup d'épaule brutal, il écarta un débris massif qui aurait nécessité trois hommes pour être déplacé. Puis, il fut sur moi.

Une main gantée de cuir sombre se referma sur mon bras avec une poigne de fer. Il me tira vers le haut sans la moindre délicatesse, me collant contre son torse recouvert d'une armure de plaques noircies.

— Agrippe-toi, ordonna-t-il.

Sa voix était un grondement sourd, une vibration qui me traversa la colonne vertébrale, plus chaude encore que l'incendie. Elle n'était pas rassurante ; elle était impérieuse.

Je n'eus pas le temps de répondre. Il m'enroula un bras autour de la taille, m'écrasant contre lui. Je plongeai mon visage contre son cou, là où l'armure laissait place à la peau. L'odeur me frappa de plein fouet, une déflagration sensorielle au milieu du désastre : le froid de l'acier, le musc sauvage, et une pointe de cèdre brûlé. Une odeur de survie.

Il s'élança.

C'était une danse suicidaire. Il sautait par-dessus les crevasses de feu, esquivaient les pans de murs qui s'écroulaient avec une agilité effrayante pour un homme de sa stature. À chaque impact, je sentais la puissance de ses muscles se tendre sous moi, la solidité de ses cuisses, la cage thoracique qui ne montrait aucun signe de fatigue.

Mon instinct de survie hurlait de peur, mais une autre part de moi, plus sombre, plus viscérale, était fascinée. Je me surpris à serrer les poings sur ses épaules, mes doigts s'accrochant à la cape de cuir brut qui flottait derrière lui comme une aile de démon.

Une explosion retentit derrière nous — la réserve de poudre du rez-de-chaussée. L'onde de choc nous projeta vers l'avant. Je poussai un cri étouffé, m'attendant à l'impact du sol, mais il fit pivoter son corps en plein vol pour absorber le choc.

Nous roulâmes dans la poussière et les cendres, au-delà de l'enceinte du manoir, jusque dans l'herbe givrée de la cour d'honneur.

Le silence qui suivit fut presque plus douloureux que le fracas des flammes.

Il se dégagea de moi avec une rapidité déconcertante, se redressant d'un bond tandis que je restais étalée sur le sol, haletante, mes poumons se gavant enfin d'un air frais et nocturne. Je me redressai sur les coudes, les cheveux emmêlés, le visage barbouillé de noir.

Il était debout à quelques pas, tourné vers le brasier. La lumière des flammes dessinait ses contours, le drapant d'une aura de sang et d'or. Il retira son masque d'un geste sec.

Je retins mon souffle.

Il était jeune, mais son visage portait les stigmates d'une vie passée au bord du gouffre. Une mâchoire anguleuse, une cicatrice fine qui barrait son arcade sourcilière,

et ce regard... un regard qui ne connaissait pas la pitié, mais qui, en cet instant précis, se posait sur moi avec une intensité qui me brûla plus sûrement que le feu derrière lui.

— Tu es entière ? demanda-t-il, ses yeux scrutant chaque pouce de mon corps avec une précision chirurgicale.

— Je... je crois, balbutiai-je.

Ma voix n'était qu'un croassement. Je tentai de me lever, mais mes jambes, transformées en coton, se dérobèrent. Avant que je ne touche le sol, il fut de nouveau là. Sa main saisit ma nuque, ses doigts s'immisçant dans mes cheveux poisseux pour m'obliger à stabiliser ma tête.

Le contact était électrique. Brutal. On ne m'avait jamais touchée ainsi. Dans le monde des Valerius, tout était protocole et effleurements de gants de velours. Ici, il n'y avait que la force brute et la vérité de la chair.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Je plongeai mes yeux dans les siens. L'étincelle était là. Une fascination immédiate, une reconnaissance sauvage. C'était comme si mon âme, dépouillée de ses artifices par la catastrophe, reconnaissait en lui le seul ancrage possible dans ce nouveau monde de cendres.

— Qui es-tu ? parvins-je à articuler.

Un demi-sourire, dépourvu de toute chaleur, étira ses lèvres.

— Ton pire cauchemar, princesse. Ou ta seule chance de voir l'aube. Ça dépendra de ta capacité à ne pas me poser de questions stupides.

Il me lâcha brusquement, et le manque de sa chaleur me fit frissonner malgré l'incendie qui faisait rage à dix mètres. Il ramassa son masque et me tourna le dos.

— On bouge. Les pillards arrivent, et je n'ai pas l'intention de gaspiller mes munitions pour tes beaux yeux.

— Attends ! m'écriai-je en me redressant tant bien que mal. Pourquoi m'as-tu sauvée ? Tu ne me connais même pas.

Il s'arrêta, l'épaule tendue, sa silhouette découpée sur le ciel de nuit strié de braises volantes. Il tourna légèrement la tête, juste assez pour que je voie l'éclat de son profil.

— Je ne sauve personne, Elora Valerius. Je récupère un actif.

Mon nom dans sa bouche sonnait comme une insulte et une promesse à la fois. Mon cœur rata un battement, un mélange de terreur et d'une excitation interdite me submergeant.

— Et maintenant ? demandai-je, la gorge nouée.

— Maintenant, tu m'appartiens. L'exil commence ici.

Il reprit sa marche, d'un pas lourd et assuré, s'enfonçant dans les ténèbres de la forêt qui bordait le domaine. Je restai un instant immobile, les ruines de ma vie s'écroulant derrière moi dans un dernier craquement sinistre.

Je n'avais plus rien. Plus de nom, plus de maison, plus d'avenir.

Je regardai le dos de cet inconnu, cet homme qui sentait le feu et le danger, et je sentis une chaleur nouvelle naître au creux de mon ventre. Une étincelle que même les cendres ne pourraient pas étouffer.

Je ramassai les lambeaux de ma robe et, pour la première fois de ma vie, je cessai de fuir. Je courus pour le rattraper.

— Tu n'as même pas dit ton nom ! lui criai-je alors que l'obscurité nous avalait.

Il ne ralentit pas, mais sa voix me parvint, portée par le vent nocturne, chargée d'une promesse de tempête.

— Silas. Et retiens-le bien, car c'est le dernier mot que tu voudras murmurer quand tout cela sera fini.

Je frissonnai, non pas de peur, mais d'une anticipation qui me terrifiait. Silas. L'homme qui m'avait arrachée aux flammes pour me jeter dans un brasier bien plus vaste : celui de la rébellion.

L'Exil ne faisait que commencer, et Dieu m'aide, je n'avais jamais eu aussi peur d'avoir envie de vivre.

Chapitre 2

Le Silence des Rescapés

****CHAPITRE : Le Silence des Rescapés****

Le silence ne ressemble jamais à l'absence de bruit. Celui qui pesait dans cette cavité rocheuse, dissimulée derrière un rideau de ronces et de brume, était épais, granuleux, presque solide. C'était le silence des poumons qui brûlent, des cœurs qui cognent trop vite contre des côtes fatiguées, et celui, plus sourd encore, des vies que l'on laisse derrière soi en cendres.

Silas ne m'avait pas adressé la parole depuis qu'il m'avait jeté son nom au visage comme un défi. Il s'activait dans l'ombre de la grotte avec une économie de gestes qui trahissait l'habitude de la traque. Ses mouvements étaient fluides, félins, presque dérangeants dans cet espace restreint.

Moi, j'étais prostrée contre la paroi froide. Mes doigts griffaient machinalement les lambeaux de ma robe de soie, autrefois d'un bleu céleste, aujourd'hui couleur de suie et de désespoir. L'adrénaline, cette drogue qui m'avait portée à travers les bois, refluit brusquement, me laissant vide. Une coquille creuse.

— Enlève ça, ordonna-t-il sans se retourner.

Sa voix me fit l'effet d'un choc électrique. Elle était basse, râpeuse, dépourvue de toute empathie apparente.

— Pardon ?

Il se tourna enfin. La lumière vacillante d'une petite lanterne sourde posée au sol sculptait ses traits de manière brutale. Des pommettes saillantes, une mâchoire carrée qui semblait broyer des secrets, et ces yeux... des yeux de loup sous une pluie d'orage.

— Ta robe. Elle sent la fumée à un kilomètre. Si les chiens des Gardes Noirs sont de sortie, ils nous traqueront à l'odeur avant que le soleil ne se lève. Enlève-la. Maintenant.

Il me lança une étoffe sombre, un vêtement de laine épaisse et rude qui sentait la terre et son propre parfum : ce mélange entêtant de cuir vieux, de tabac froid et de quelque chose de plus métallique. De l'acier. Ou du sang.

Mes mains tremblaient alors que je défaisais les boutons de nacre de mon corsage. Chaque mouvement était une agonie, non pas à cause des égratignures qui marbraient mes bras, mais à cause de la réalité qui s'imposait. Je n'étais plus la fille du Gouverneur. Je n'étais plus une lady. J'étais une fugitive, à moitié nue dans une tanière, sous le regard d'un rebelle dont le nom seul était une condamnation à mort.

Je laissai glisser la soie déchirée. Le froid de la grotte mordit ma peau nue, faisant se dresser les poils sur mes bras. Je me hâtai d'enfiler la tunique de laine. Elle était immense, m'arrivant à mi-cuisses, m'engloutissant.

Silas s'approcha. Je retins mon souffle. La tension entre nous était une corde raide, prête à rompre. Il ne me regardait pas avec concupiscence, mais avec une intensité clinique qui me déshabillait bien plus sûrement que ses mains ne l'auraient fait.

— Assieds-toi.

Je m'exécutai, mes genoux heurtant le sol pierreux. Il s'accroupit devant moi, un flacon de verre et un linge propre à la main.

— Ça va piquer, dit-il simplement.

Lorsqu'il saisit ma cheville pour inspecter une coupure profonde infligée par une racine, je sursautai. Ses doigts étaient calleux, brûlants malgré la fraîcheur de l'air. Le contact créa un court-circuit dans mon ventre. Une chaleur déplacée, insupportable, qui me fit monter les larmes aux yeux.

— Je n'ai pas besoin de ton aide, murmurai-je, la gorge serrée.

Il leva les yeux vers moi, un sourcil froncé.

— Ah non ? Tu comptes faire quoi ? Rentrer au palais et demander une compresse de camomille ? Ils ont passé ton père au fil de l'épée, et ta chambre n'est plus qu'un tas de braises. Alors, à moins que tu ne saches soigner une infection par la force du privilège, ferme-la et laisse-moi faire.

Le sarcasme était une lame. Je sentis la piqûre de l'antiseptique — un alcool de grain brutal — sur ma plaie. J'étouffai un cri en mordant ma lèvre inférieure jusqu'au sang.

— C'est ça, soupira-t-il, un peu moins durement. Vide ton sac. Pleure, crie, fais ce que tu veux, mais ne joue pas à la plus forte avec moi. On est tous les deux des survivants, et les survivants n'ont pas d'orgueil.

— Tu ne sais rien de moi, sifflai-je, les yeux brillants de colère et d'épuisement.

— Je sais que tu as couru après un inconnu dans la forêt au lieu de te laisser brûler. Ça veut dire que tu as la rage de vivre. C'est une maladie contagieuse, tu sais ?

Il continuait de panser ma jambe avec une délicatesse qui contredisait ses paroles. Ses gestes étaient méticuleux. Je fixai le haut de son crâne, ses cheveux sombres et

emmêlés, l'implantation de son cou où battait une veine vigoureuse. L'odeur de son corps, si proche, m'enveloppait. C'était une présence physique écrasante, une ancre dans le chaos.

Soudain, il s'arrêta. Sa main resta posée sur mon mollet, immobile. Le silence revint, mais il avait changé. Il n'était plus menaçant ; il était lourd d'une vulnérabilité que nous ne pouvions plus ignorer.

— Pourquoi m'avoir sauvée, Silas ? Ce n'était pas par bonté d'âme. On raconte que tu ne fais rien sans intérêt.

Il lâcha ma jambe et se redressa, s'asseyant à même le sol, le dos contre le rocher, juste à côté de moi. Si près que nos épaules se frôlaient à chaque respiration.

— La bonté d'âme, c'est pour ceux qui ont le ventre plein, répondit-il en fixant le plafond de la grotte. Tu es une monnaie d'échange. Ou un symbole. La fille du régime qui rejoint la cause... c'est une image puissante.

— Je ne suis l'instrument de personne.

Il tourna la tête vers moi. Un sourire en coin, amer et étrangement séduisant, étira ses lèvres.

— On verra. Pour l'instant, tu es juste une gamine qui a peur du noir.

— Je n'ai pas peur du noir, répliquai-je avec une audace que je ne me connaissais pas. J'ai peur de ce qui se cache dedans. De gens comme toi.

Il rit, un son bref et rauque qui résonna contre les parois.

— Bien. C'est le début de la sagesse.

L'épuisement me frappa alors, tel un coup de massue. Mes paupières devinrent de plomb. La tension nerveuse qui m'avait maintenue debout se relâchait, me laissant vulnérable. Ma tête bascula malgré moi, cherchant un appui. Elle trouva l'épaule de Silas.

Il se raidit instantanément. Je sentis ses muscles se durcir sous la laine de son manteau. Je m'attendais à ce qu'il me repousse, qu'il me jette un commentaire cinglant sur ma faiblesse. Mais il ne bougea pas.

Après de longues secondes, je sentis son bras hésiter, puis se lever pour m'entourer les épaules. C'était un geste gauche, presque protecteur, qui me fit l'effet d'une déflagration.

— Dors, murmura-t-il, sa voix vibrant contre ma tempe. Demain, le monde sera encore plus moche qu'aujourd'hui. Profite du calme.

— Silas ?

— Quoi ?

— Ne me laisse pas. Pas encore.

Je ne voyais pas son visage, mais je sentis son souffle s'accélérer. Sa main se referma un peu plus fermement sur mon bras, ses doigts s'ancrant dans ma chair à travers le tissu épais. Une dépendance mutuelle, absurde et immédiate, venait de se sceller dans l'obscurité de cette grotte.

— Je n'ai nulle part où aller, petite lady. Et toi non plus. On est coincés ensemble dans ce brasier.

Je fermai les yeux, bercée par le rythme régulier de son cœur sous ma joue. L'odeur du feu était toujours là, incrustée sous mes ongles, mais pour la première fois, elle ne me terrifiait plus. Elle m'indiquait le chemin.

Le silence des rescapés n'était pas un deuil. C'était une promesse de guerre. Et dans cette promesse, entre deux battements de cœur, je savais que je ne pourrais plus jamais me passer de l'homme qui m'avait appris à détester la paix.

Chapitre 3

Les Murmures de l'Exil

CHAPITRE : Les Murmures de l'Exil

L'aube n'était pas une promesse. C'était une dénonciation.

Quand la première lueur, grise et malade, s'est glissée par l'entrée de la grotte, elle n'a pas apporté l'espoir. Elle a simplement révélé la crasse, le sang séché sous mes ongles et la réalité brutale de l'homme contre qui j'avais passé la nuit.

Silas dormait encore, ou du moins il en donnait l'illusion. Son bras, lourd et chaud, barrait toujours ma taille. Je pouvais sentir la rugosité de sa paume contre mon ventre, à travers la soie déchirée de ma robe qui ne ressemblait plus qu'à un linceul de luxe. L'odeur qui émanait de lui était un mélange de tabac froid, de métal et de cette sueur âcre propre à ceux qui ont couru trop longtemps après leur propre survie.

Je restai immobile, le regard fixé sur une stalactite qui pleurait une eau saumâtre. Mon cœur, qui battait la chamade la veille, s'était stabilisé en un rythme lent, presque funèbre.

C'est là que le premier murmure est arrivé.

Ce n'est pas de l'amour, Elara. C'est de l'instinct.

Je tentai de chasser la pensée, mais elle s'accrocha comme une tique. Cette dévotion soudaine, ce besoin viscéral de sentir son souffle contre ma tempe... était-ce Silas que je désirais, ou simplement le fait de ne pas mourir seule dans ce brasier ?

Ses doigts bougèrent. Une caresse involontaire, un frôlement de pouce contre la peau nue de ma hanche, là où le tissu était lacéré. Le contact envoya une décharge électrique dans ma colonne vertébrale, mais ce n'était pas que du plaisir. C'était une brûlure d'alerte.

— Tu penses trop fort, petite lady. Ça résonne contre les parois.

Sa voix était un grognement de gravier broyé. Il n'ouvrit pas les yeux, mais son bras se resserra, me ramenant brutalement contre lui. Le contraste était violent : la froideur de l'exil autour de nous, et cette fournaise humaine entre mes omoplates.

— Je ne pense pas, mentis-je, la gorge sèche. J'essaie de me rappeler la couleur du ciel avant que tout ne devienne noir.

— Il était bleu. C'était chiant et monotone. Le rouge nous va mieux au teint.

Il se redressa enfin, rompant le contact. Le vide qu'il laissa fut une gifle de froid. Je me tournai vers lui, observant ses traits à la lumière crue du matin. Il avait une entaille sur la pommette et de la barbe de trois jours qui soulignait une mâchoire faite pour broyer des certitudes. Il était magnifique de la manière dont une ruine est magnifique : on admire ce qui reste, tout en étant terrifié par ce qui s'est effondré.

— Pourquoi tu me regardes comme si j'étais un problème de mathématiques que tu n'arrives pas à résoudre ? demanda-t-il en fouillant dans ses poches pour en sortir un reste de cigarette tordue.

— Parce que tu en es un. Un problème avec trop d'inconnues.

Il l'alluma d'un geste sec, l'étincelle du briquet brièvement reflétée dans ses prunelles sombres. La fumée bleue s'éleva, masquant son visage.

— On est des rescapés, Elara. Ne cherche pas de la poésie là où il n’y a que des décombres. On se colle l’un à l’autre parce que le monde est un congélateur géant et qu’on est les deux dernières allumettes.

Le mot fit mal. *Allumettes.* Consommables. Éphémères.

— Et quand on aura fini de brûler ? demandai-je.

Il laissa échapper une volute de fumée par les narines, un sourire en coin qui n’atteignait pas ses yeux.

— On sera des cendres. Et les cendres ne se posent pas de questions.

Nous avons repris la marche deux heures plus tard. Le paysage n’était qu’une déclinaison de gris et de soufre. Mes bottines de cuir fin, conçues pour les parquets de la capitale, rendaient l’âme. Chaque pas était une agonie que je m’efforçais de cacher.

Silas marchait devant, d’un pas souple, presque animal. Il ne se retournait jamais, mais il ralentissait dès que la distance entre nous dépassait les trois mètres. Cette attention silencieuse m’exaspérait autant qu’elle me rassurait.

Vers midi, nous avons atteint les vestiges d’un poste de garde. Silas m’ordonna de rester à l’abri derrière un muret de béton pendant qu’il inspectait les lieux.

Je l’observai se mouvoir. Il était d’une efficacité létale. Chaque geste était calculé, chaque coup d’œil précis. Je réalisai avec une clarté brutale que je ne connaissais rien de lui. Ni son passé, ni ses crimes, ni la raison pour laquelle il s’était retrouvé dans cette cellule voisine de la mienne avant l’explosion.

Quand il revint, il tenait une boîte de conserve cabossée et une gourde.

— Le festin est servi, lança-t-il avec ce sarcasme qui lui servait d'armure.

On s'assit par terre, épaule contre épaule. Le silence s'installa, lourd, entrecoupé seulement par le bruit du métal contre le métal alors qu'on partageait le contenu de la boîte.

— Silas ?

— Mmh ?

— Hier soir... dans la grotte. Tu as dit que tu n'avais nulle part où aller.

Il s'arrêta de mâcher. Son profil se durcit.

— C'est une façon de parler. Le monde est grand, c'est juste que les destinations sympas ont tendance à implorer en ce moment.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Ce lien... ce que tu as ressenti. C'était à cause de la peur, n'est-ce pas ? On est juste deux rats dans un labyrinthe qui se serrent l'un contre l'autre parce qu'ils ont peur du chat.

Il posa la conserve au sol et se tourna vers moi. Son regard était devenu une lame de fond. Il s'approcha, si près que je pouvais sentir la chaleur de son corps, cette tension électrique qui semblait être son état naturel. Il attrapa une mèche de mes cheveux, collée par la suie, et la fit rouler entre ses doigts.

— Écoute-moi bien, petite lady. Le trauma, c'est une drogue puissante. Ça rend les couleurs plus vives, les battements de cœur plus bruyants et les gens plus intéressants

qu'ils ne le sont vraiment.

Sa main glissa dans ma nuque, ses doigts s'ancrant dans ma peau avec une autorité qui me fit frissonner.

— Peut-être que dans un monde normal, je ne t'aurais même pas adressé la parole. Et toi, tu aurais détourné le regard en fronçant le nez à cause de mon odeur de caniveau. Mais ce monde-là est mort. On est les héritiers d'un charnier.

— Ça ne répond pas à ma question, murmurai-je, le souffle court.

— La réponse, c'est qu'on s'en fout.

Il approcha ses lèvres de mon oreille. Son souffle chaud envoya une vague de panique et de désir mélangés dans mes veines.

— Que ce soit l'adrénaline ou le destin qui nous ait soudés, le résultat est le même. Tu as besoin de moi pour ne pas finir en tas de viande au bord d'un chemin, et j'ai besoin de toi pour me rappeler que je n'ai pas tout à fait fini de devenir un monstre. C'est un contrat, Elara. Pas une romance de bas étage.

Il se recula brusquement, me laissant haletante, le cœur en miettes. La tension était si épaisse qu'on aurait pu la découper au couteau. Il me fixait avec une sorte de défi, comme s'il attendait que je le contredise, que je lui jette ma vérité au visage.

Mais quelle était ma vérité ?

Je le détestais pour sa morgue, pour sa façon de me traiter comme une chose fragile, et pourtant, chaque fibre de mon être hurlait dès qu'il s'éloignait de plus de dix centimètres. Était-ce cela, le "Murmure de l'Exil" ? Cette certitude que notre connexion n'était qu'une illusion chimique, un mirage né de la poussière et du sang,

mais que nous étions trop assoiffés pour refuser de boire ?

— On reprend la route, dit-il en se levant, effaçant d'un geste les miettes sur son pantalon. La nuit tombe vite dans ce pays de merde.

Je me levai à mon tour, les jambes flageolantes.

— Silas ?

Il s'arrêta, le dos tendu.

— Si on s'en sort... si on trouve un endroit où le ciel est encore bleu. Est-ce que tu me laisseras partir ?

Il ne se retourna pas. Il resta là, silhouette sombre découpée contre l'horizon dévasté. Pendant un long moment, le seul bruit fut celui du vent qui siffle entre les ruines.

— Pose-moi la question quand on aura cessé d'avoir faim, Elara. Pour l'instant, contente-toi de marcher.

Il reprit sa marche, mais cette fois, il ne ralentit pas immédiatement. Je dus courir un peu pour le rattraper. Mon doute s'était transformé en une boule de plomb dans mon estomac.

Il avait raison. Nous étions des produits du chaos. Des amants de l'apocalypse façonnés par la nécessité. Mais alors que je regardais sa main se refermer sur la poignée de son arme, je ne pus m'empêcher de penser que, même si tout cela n'était qu'un mensonge dicté par la peur, c'était le seul mensonge auquel j'avais envie de croire.

Le silence reprit ses droits, mais il n'était plus apaisant. Il était peuplé de ces

murmures qui nous rappelaient, à chaque pas, que nous étions deux étrangers partageant un même brasier, et que le feu finit toujours par s'éteindre, laissant derrière lui un froid encore plus profond.

Je fixai son dos, son pas déterminé, et je sentis une larme solitaire tracer un sillon de propre sur ma joue couverte de suie.

Ne me laisse pas.

La prière de la veille était toujours là, nichée au creux de ma gorge. Mais aujourd'hui, elle sonnait moins comme une promesse et plus comme une condamnation.

Chapitre 4

Le Poids des Secrets

L'air dans la carcasse de ce qui avait dû être une bibliothèque était saturé de poussière et d'une odeur de papier moisi, mêlée au parfum métallique de la neige qui commençait à tomber dehors. On s'était installés dans un angle mort, loin des fenêtres éventrées, là où les ombres étaient assez denses pour nous avaler tout entiers.

Elias — c'était le nom qu'il m'avait jeté comme une insulte quelques jours plus tôt — s'affairait sur son fusil. Ses mouvements étaient mécaniques, précis, presque hypnotiques. Le cliquetis du métal contre le métal était le seul métronome de notre survie.

Je l'observais à travers le rideau de mes cheveux sales. La boule de plomb dans mon estomac ne s'était pas dissipée ; elle s'était juste refroidie, devenant un poids mort que j'apprenais à porter.

— Tu vas finir par le percer à force de le fixer, lâcha-t-il sans lever les yeux.

Sa voix était un râpeux murmure qui me fit frissonner. Ce n'était pas de la peur. C'était cette électricité statique qui crépitait entre nous depuis que nous avions décidé, tacitement, que mourir ensemble valait mieux que survivre seuls.

— Je ne regarde pas ton arme, Elias.

Il s'arrêta. Ses doigts, longs et calleux, se figèrent sur la culasse. Il leva la tête. Ses yeux étaient deux puits de pétrole dans lesquels brûlait une lueur fatiguée.

— Alors quoi ? Tu cherches la faille ? L'endroit où le vernis craque ?

Je me redressai, ignorant la douleur qui me lançait dans les côtes.

— Le vernis a craqué il y a bien longtemps. On est tous les deux à vif. Je me demande juste... quel genre d'homme tu étais avant que le monde ne décide d'arrêter de tourner.

Il eut un rire sec, un son dépourvu de toute joie. Il posa son arme et retira sa veste de cuir élimée, puis son pull dont les manches étaient effilochées. Sous le tissu thermique, sa peau était une carte géographique du chaos. Des cicatrices de balles, de lames, des brûlures anciennes. Mais ce fut celle sur son épaule gauche qui attira mon regard. Une marque de fer rouge, un matricule à demi effacé par une tentative de lacération.

— Avant, dit-il en fixant le vide, j'étais celui qui donnait les ordres de tir. J'étais le bon petit soldat de l'Unité Delta. On nous disait que le chaos était une équation et qu'on était la solution.

Il marqua une pause, ses doigts effleurant la marque sur son épaule avec une sorte de dégoût fasciné.

— Un soir, à la Frontière Sud, on m'a ordonné de raser un camp de réfugiés parce qu'il y avait une « probabilité statistique » que des rebelles s'y cachent. J'ai regardé les coordonnées. J'ai vu les tentes, les mêmes qui jouaient au foot avec des canettes. J'ai dit non.

Je retins ma respiration. Dans ce monde, « non » était un arrêt de mort.

— Mes propres hommes m'ont marqué comme déserteur avant de me laisser pour mort dans la fosse commune qu'ils venaient de creuser. J'ai dû ramper sur les corps de ceux que j'étais censé protéger pour sortir de là. Alors, ton admiration pour mon « pas déterminé », garde-la. Je ne marche pas vers l'avant, je fuis ce qui me colle aux

bottes.

Le silence qui suivit fut étouffant. Je ne ressentais pas de pitié. La pitié est une insulte pour quelqu'un qui a survécu à l'enfer. Ce que je ressentais, c'était une sorte de vertige. Une reconnaissance. Il n'était pas un héros, il était une ruine magnifique.

— À ton tour, murmura-t-il en se rasseyant, son regard plongeant dans le mien avec une intensité qui me brûla la peau. Ne me fais pas croire que tu étais juste une fleur égarée dans le brasier. Tes mains tremblent quand tu ne tiens pas de couteau. C'est un réflexe de tueuse, pas de victime.

Je baissai les yeux sur mes mains. Il avait raison. Elles cherchaient toujours une garde, une protection.

Je déboutonnai lentement le col de ma chemise, révélant la base de mon cou. Là, nichée juste au-dessus de la clavicule, se trouvait une fine cicatrice circulaire. Propre. Chirurgicale.

— Tu sais ce que c'est ?

Il s'approcha, réduisant l'espace entre nous. L'odeur de la poudre et de la sueur froide m'assaillit, terriblement intime. Il plissa les yeux.

— Un port de connexion. Les Archives Nationales.

— J'étais l'une des « Clés », Elias. Mon père était le conservateur des données stratégiques du Vieux Monde. Quand tout a commencé à s'effondrer, il ne voulait pas que les codes tombent entre de mauvaises mains. Alors il les a encryptés dans mon sang. Dans ma mémoire cellulaire.

Je sentis une larme piquer mes paupières, mais je refusai de la laisser couler.

— Je n'ai pas seulement fui la guerre. J'ai fui mon propre camp. Pour m'échapper, j'ai dû saboter les serveurs de l'unité centrale. J'ai effacé les archives médicales, les titres de propriété, les banques de noms... En un clic, j'ai rendu des millions de gens

inexistants. J'ai tué leur passé pour sauver ma peau. Je suis le fantôme qui a effacé le monde.

Elias ne recula pas. Au contraire, il tendit la main. Ses doigts effleurèrent la cicatrice à mon cou. Le contact fut électrique, une décharge de chaleur qui remonta le long de ma colonne vertébrale. Son pouce s'attarda sur ma peau, juste là où mon cœur battait trop vite.

— On est une sacrée paire de monstres, non ? souffla-t-il.

Je levai les yeux vers lui. Il n'y avait pas de jugement dans son regard. Il y avait quelque chose de bien plus dangereux : de la compréhension. Une admiration brute pour la noirceur que je portais. Il voyait mes fautes, mes trahisons, et il y trouvait une résonance.

— On ne survit pas à l'apocalypse en restant propre, Elias.

— Non, dit-il en ancrant son regard dans le mien. On y survit en trouvant quelqu'un qui reconnaît l'odeur du sang sur nos mains et qui décide quand même de les tenir.

Il ne m'embrassa pas. C'eût été trop simple, presque vulgaire. À la place, il posa son front contre le mien. C'était un geste d'une vulnérabilité désarmante. Je sentais son souffle court, la tension de ses muscles, le poids des secrets que nous venions de jeter dans le brasier.

L'empathie que j'avais ressentie jusque-là se mua en quelque chose de plus sombre et de plus solide. Une fascination pour sa résilience. Il était un soldat déchu, j'étais une traîtresse mémorielle. Nous étions les déchets d'une civilisation qui ne méritait pas d'être sauvée.

— Si on s'en sort... commença-t-il.

— On ne s'en sortira pas, Elias. On va juste durer un peu plus longtemps que les

autres.

Il eut un petit sourire en coin, une lueur de défi dans ses yeux sombres.

— Ça me va. Tant que le feu dure encore un peu.

Il fit glisser sa main de mon cou vers ma nuque, m'attirant un peu plus vers lui. La tension entre nous était devenue une entité physique, un fil de fer barbelé tendu à craquer. Je pouvais compter ses cils, voir la cicatrice qui barrait son sourcil, sentir la chaleur qui émanait de son corps comme d'un radiateur en fin de vie.

— Tes secrets sont lourds, murmura-t-il contre mes lèvres. Mais je crois que mes épaules sont assez larges.

Je fermai les yeux, me laissant dériver dans cet instant de grâce suspendu entre deux horreurs. Pour la première fois depuis des mois, la boule de plomb dans mon estomac sembla s'alléger. Non pas parce que le danger avait disparu, mais parce que je n'étais plus la seule à le porter.

Le silence reprit ses droits, mais cette fois, il n'était plus peuplé de murmures accusateurs. Il était habité par nous. Deux étrangers qui, sous le poids des aveux, étaient devenus les seuls témoins de l'humanité de l'autre.

Dehors, la tempête hurlait, mais ici, dans le creux des ruines, le feu des secrets brûlait d'une lueur bleue, froide et indestructible. Je savais, à cet instant précis, que je ne le laisserais pas partir. Non pas par peur d'être seule, mais par admiration pour ce qu'il était : un homme brisé qui tenait encore debout, fier parmi les décombres.

— Ne bouge pas, murmurai-je en enfouissant mon visage dans le creux de son cou.

— Je n'ai nulle part où aller, répondit-il d'une voix sourde.

Et pour la première fois, ce n'était plus une condamnation. C'était un ancrage.

Chapitre 5

La Proximité Interdite

CHAPITRE : La Proximité Interdite

L'obscurité dans les ruines n'était pas noire ; elle était d'un gris pulvérulent, saturée par la poussière de pierre et l'humidité qui s'infiltrait par les fissures du plafond. L'ancrage que nous avons trouvé dans les bras l'un de l'autre aurait dû m'apaiser, mais il ne fit qu'éveiller une conscience aiguë, presque douloureuse, de chaque centimètre carré de ma peau.

Le froid n'était plus une menace abstraite. C'était un prédateur silencieux qui s'insinuait sous nos vêtements trempés.

— Si on reste immobile, on va geler sur place, murmura-t-il contre ma tempe.

Sa voix résonna dans sa poitrine, une vibration sourde que je ressentis jusque dans mes propres poumons. Je me reculai d'un millimètre, juste assez pour croiser son regard. Ses yeux étaient deux orages contenus, cernés par la fatigue et la faim.

— Et si on bouge, la structure s'effondre, répliquai-je, le souffle court. Tu as entendu ce craquement ?

Un nouveau grondement de la terre, ou peut-être de la foudre, fit vibrer les décombres. Un filet de gravillons tomba du plafond, s'écrasant sur l'épaule de Silas. Il ne sourcilla même pas. Il me fixait avec une intensité qui me brûlait davantage que le givre qui commençait à mordre mes doigts.

— On ne peut pas rester dans cette position, reprit-il. Ta jambe saigne encore.

Je baissai les yeux. Le tissu de mon pantalon était poisseux, collé à ma cuisse par un mélange de pluie et d'hémoglobine. La douleur, jusque-là étouffée par l'adrénaline de nos aveux, se réveilla en un éclair blanc.

— Je gère, grinçai-je.

— Tu ne gères rien du tout. Tu es pâle comme une morte.

Il se détacha de moi avec une brusquerie qui me fit l'effet d'une gifle thermique. Le vide qu'il laissa derrière lui fut instantanément comblé par le vent coulis. Je frissonnai violemment, les dents claquant malgré moi.

Silas fouilla dans son sac de cuir, en sortant une fiole d'alcool pur et quelques lambeaux de tissu propre. Il s'installa entre mes jambes, ses genoux pressés contre les miens dans l'espace restreint de notre alcôve de pierre.

— Retire ton pantalon, ordonna-t-il sans lever les yeux.

— Pardon ?

— Ne fais pas l'enfant. L'infection nous tuera avant que la tempête ne se calme. C'est de la survie, pas un jeu de séduction foireux.

Son ton était sec, presque tranchant, mais ses mains tremblaient légèrement. Ce détail me donna le courage d'obtempérer. Dans un silence seulement rompu par le sifflement du vent, je débouclai ma ceinture. Chaque mouvement était une agonie. Je glissai le tissu humide le long de mes jambes, me retrouvant en simple culotte de coton, la chair de poule envahissant instantanément mes membres.

Le regard de Silas glissa sur ma peau nue, s'attarda sur la courbe de ma hanche avant de se fixer, avec une discipline de fer, sur la plaie béante de ma cuisse. L'air entre nous devint électrique, chargé d'une tension qui n'avait rien à voir avec le danger

extérieur.

— Ça va piquer, prévint-il.

— Je sais. Fais-le.

Il versa l'alcool. Le cri resta bloqué dans ma gorge. Je griffai le sol de terre battue, mes doigts s'enfonçant dans les gravats. Ma tête bascula en arrière, heurtant le mur froid. Sans réfléchir, je cherchai une prise et ma main se referma sur son épaule. Son muscle se tendit sous mes doigts, dur comme le granit.

— Regarde-moi, ordonna-t-il d'une voix rauque.

J'ouvris les yeux. Il était si proche que je pouvais sentir l'odeur de sa peau : un mélange de tabac froid, de sel et d'une note plus profonde, plus animale, qui me tournait la tête. Ses doigts, rugueux et chauds, commencèrent à nettoyer la plaie avec une délicatesse qui contrastait violemment avec sa carrure imposante.

Chaque frôlement était une décharge. Il ne se contentait pas de soigner ; il semblait cartographier ma douleur, s'en imprégner.

— Pourquoi tu fais ça ? soufflai-je, la voix brisée. Tu pourrais juste me laisser là. Ce serait plus simple pour toi.

— Rien n'est simple avec toi, riposta-t-il sans lever le nez de sa tâche. Et je n'ai jamais aimé la facilité.

Il releva la tête. La proximité était désormais insoutenable. Nos souffles se mélangeaient, créant une petite bulle de chaleur dans ce tombeau de pierre. Ses yeux descendirent sur mes lèvres, puis remontèrent vers les miennes. L'interdiction pesait sur nous comme une chape de plomb. Il était l'exilé, l'ennemi de mon peuple, l'homme dont le nom était un blasphème dans ma bouche. Et pourtant, je n'avais jamais eu autant envie de me perdre dans quelqu'un.

— On va mourir de froid si on ne partage pas notre chaleur corporelle, dit-il, sa voix tombant d'une octave.

— C'est une proposition tactique ? tentai-je de plaisanter, bien que mon cœur cogne contre mes côtes comme un oiseau en cage.

— C'est une nécessité biologique. Le reste... le reste dépend de ta capacité à ne pas me poignarder pendant mon sommeil.

Il retira sa chemise d'un geste fluide, révélant un torse barré de cicatrices, témoignages d'une vie de violence et de survie. Sa peau était mate, parsemée de gouttes de sueur malgré le froid. Il s'approcha, m'invitant tacitement à faire de même.

Je retirai mon haut, ne gardant que ma brassière fine. Quand nos poitrines se frôlèrent pour la première fois, j'eus l'impression d'entrer dans un brasier. Le contact de sa peau contre la mienne fit taire tout le reste. La tempête, les décombres, la guerre, l'exil... tout disparut derrière la sensation de son cœur battant contre mon sternum.

Il m'enveloppa dans son manteau de fourrure, nous enfermant tous les deux dans une alcôve de chaleur humaine. Mes jambes s'entrelacèrent aux siennes. Je sentais la puissance de ses cuisses, la rudesse de ses mains qui s'aventurèrent prudemment dans mon dos pour me serrer contre lui.

— Tes mains sont gelées, murmura-t-il contre mon oreille.

Il les prit entre les siennes, les portant à sa bouche pour les réchauffer de son souffle. Le geste était d'une intimité dévastatrice. Ses lèvres effleurèrent mes phalanges, un baiser qui n'en était pas un, mais qui me fit frissonner plus sûrement que n'importe quelle rafale de neige.

— Silas...

— Ne dis rien.

Il appuya son front contre le mien. À cet instant, les barrières de la pudeur n'étaient plus que des ruines, aussi pathétiques que le bâtiment qui nous abritait. Nous étions deux corps, deux âmes écorchées cherchant désespérément un peu de répit.

Ma main remonta le long de sa nuque, mes doigts se perdant dans ses cheveux sombres et emmêlés. Il laissa échapper un grognement sourd, un son de faim et de retenue. Son nez glissa le long de mon cou, humant ma peau comme s'il cherchait à m'ancrer dans sa mémoire.

— C'est une erreur, soufflai-je, même si mes hanches cherchaient instinctivement les siennes.

— La plus belle de ma vie, répondit-il.

Il se redressa légèrement, ses mains encadrant mon visage. Son pouce caressa ma lèvre inférieure, l'écartant doucement. Le désir était là, palpable, une entité physique qui nous compressait dans cet espace minuscule. C'était une tension insupportable, un élastique tendu à l'extrême, prêt à rompre au moindre mouvement.

Un fracas assourdissant retentit soudain au-dessus de nous. Une partie du mur s'effondra, projetant un nuage de poussière et de neige glacée sur notre abri de fortune. Silas réagit à la vitesse de l'éclair, se jetant sur moi pour me protéger de son corps, me plaquant au sol tandis que les débris pleuvaient autour de nous.

Le silence qui suivit fut plus lourd encore. Il était au-dessus de moi, ses bras nous isolant du chaos. Son visage était à quelques centimètres du mien, ses yeux brûlant d'une protection sauvage.

— Tu es entière ? demanda-t-il, le souffle court.

— Oui. Et toi ?

Il ne répondit pas. Il se contenta de me fixer, et dans ce chaos de poussière et de mort imminente, l'étincelle entre nous devint un incendie. Il n'y avait plus de "plus tard", plus de "on ne devrait pas".

Il réduisit la distance.

Le baiser fut un choc frontal. Ce n'était pas de la tendresse, c'était une collision. Ses lèvres étaient dures, exigeantes, goûtant au sang et à la poussière. Je répondis avec la même ferveur, mes mains agrippant son dos, mes ongles s'enfonçant dans sa peau. C'était une lutte, une revendication, un moyen de crier au monde qu'on était encore vivants.

L'air manquait, mais on s'en moquait. Sa langue explora ma bouche avec une autorité qui me fit gémir, un son perdu dans le fracas de la tempête qui redoublait dehors. Ici, dans le creux des ruines, nous n'étions plus des exilés. Nous étions le brasier.

Il s'écarta juste assez pour murmurer contre mes lèvres, son regard ancré dans le mien :

— S'ils veulent nous prendre, ils devront venir nous chercher dans les cendres.

Je resserrai mon étreinte, mes jambes se verrouillant autour de sa taille, refusant de laisser le froid reprendre ses droits. La proximité n'était plus seulement interdite. Elle était vitale. Elle était notre seule vérité dans un monde qui s'écroulait.

Chapitre 6

Le Premier Baiser sous l'Orage

CHAPITRE : Le Premier Baiser sous l'Orage

Le goût du sang était métallique, âcre, mêlé à l'amertume de la poussière qui stagnait dans l'air de la crypte. Mais sous cette couche de dévastation, il y avait lui. Il y avait la chaleur brute de sa peau, l'odeur de la pluie sur son cuir usé, et ce parfum de bois brûlé qui semblait s'être ancré dans ses pores depuis le début de notre fuite.

Ce n'était pas une étreinte de retrouvailles. C'était un pacte de sang.

Ses mains, calleuses et brûlantes, encadraient mon visage avec une brutalité qui me coupait le souffle. Je sentais le battement de son pouls contre mes tempes, un rythme sauvage, désordonné, qui répondait au mien. Dehors, le ciel se déchirait. Chaque éclair illuminait les ruines à travers les fissures du plafond, jetant des ombres squelettiques sur les murs de pierre froide. Le tonnerre ne se contentait plus de gronder ; il faisait vibrer le sol sous nos pieds, une menace sourde qui nous rappelait que le monde nous traquait.

Mais ici, dans ce périmètre de quelques mètres carrés, le temps s'était fracturé.

— S'ils veulent nous prendre, ils devront venir nous chercher dans les cendres, murmura-t-il contre mes lèvres.

Sa voix était un râle, un avertissement lancé aux dieux et aux hommes. Je plongeai mes yeux dans les siens. Ses iris, d'habitude si impénétrables, étaient deux brasiers. Il n'y avait plus de place pour le doute, plus de place pour la stratégie ou la prudence

qui nous avaient maintenus en vie jusqu'ici. Il n'y avait que cette urgence, cette faim dévorante d'exister avant que le néant ne nous rattrape.

— Qu'ils viennent, répondis-je dans un souffle.

Je ne me reconnaissais pas. Ma voix était plus basse, plus rauque. Ma main glissa de sa nuque pour s'égarer sous sa chemise, cherchant le contact direct de sa peau. Mes ongles s'enfoncèrent dans les muscles de son dos, marquant mon territoire, gravant ma survie dans sa chair. Il laissa échapper un grognement qui fit frissonner chaque fibre de mon corps.

C'était une tension électrique, plus dangereuse que l'orage qui faisait rage au-dessus de nous. Une tension qui ne demandait pas à être apaisée, mais à être consommée.

Il se recula d'un millimètre, juste assez pour que l'air froid s'insinue entre nous, une agression immédiate. Ses yeux parcoururent mon visage comme s'il cherchait à mémoriser chaque détail avant la fin du monde.

— Tu sais qu'il n'y a pas de retour en arrière, dit-il, le souffle court. Si on fait ça, Elara... si on laisse ce feu nous prendre, on ne sera plus jamais les mêmes. On ne sera plus des survivants. On sera des cibles qui brûlent trop fort pour être ignorées.

Je souris, un sourire amer, un peu fou.

— On est déjà des cibles, Caleb. La seule différence, c'est que maintenant, je n'ai plus l'intention d'avoir froid en attendant la mort.

Ses lèvres s'écrasèrent de nouveau sur les miennes, mais cette fois, la colère avait laissé place à une sorte de désespoir affamé. Sa langue força le passage, explorant ma bouche avec une autorité qui me fit chanceler. Je m'agrippai à lui comme à une bouée dans un naufrage. Mes jambes s'enroulèrent autour de sa taille, me hissant contre lui, brisant la dernière distance qui nous séparait.

Le contact fut un choc thermique. Le froid de mes vêtements trempés contre la fournaise de son corps. Je sentais la puissance de ses bras qui me soutenaient, m'élevant au-dessus de la poussière et des décombres. Pour la première fois depuis l'Exil, je ne me sentais plus minuscule face à l'immensité de la perte. J'étais le centre d'un univers privé, un univers qui sentait le sel, la sueur et la ferveur.

Il me déposa contre un pilier de pierre dont les arêtes me griffaient le dos, mais je m'en moquais. La douleur n'était qu'une preuve supplémentaire de ma réalité. Ses mains descendirent sur mes hanches, pressant mon corps contre le sien avec une telle force que je crus que nos os allaient se briser.

— Dis-le, ordonna-t-il contre mon cou, sa voix vibrant contre ma jugulaire.

— Quoi ?

— Dis que tu es là. Avec moi. Pas dans le passé, pas dans ce qu'ils nous ont volé. Ici.

Je renversai la tête en arrière, exposant ma gorge à la morsure du vent et à la sienne.

— Je suis là. Je n'existe nulle part ailleurs que dans tes bras.

Il descendit ses baisers le long de ma clavicule, sa barbe naissante irritant ma peau, provoquant des décharges électriques qui remontaient jusqu'à mon cerveau. Chaque contact effaçait une cicatrice, chaque caresse redessina une frontière. Nous n'étions plus des exilés, des parias chassés de leurs terres. Nous étions deux fauves acculés dans une grotte, décidant que leur dernière nuit serait une célébration plutôt qu'une agonie.

Le tonnerre éclata, si proche que la poussière tomba du plafond en une fine pluie grise. Caleb ne cilla même pas. Son regard restait ancré dans le mien, un défi silencieux lancé à l'orage. Il y avait une sorte de poésie cruelle dans notre situation.

Nous étions entourés de mort, de pierres millénaires qui avaient vu des empires s'effondrer, et nous, nous choisissions de créer de la vie, de la chaleur, du désir.

C'était absurde. C'était magnifique.

— Ils vont nous traquer dès l'aube, murmura-t-il, ses mains glissant sous le tissu de ma tunique pour trouver la courbe de ma taille. Ils n'arrêteront pas tant qu'ils n'auront pas éteint ce qu'on est en train d'allumer.

— Alors laissons-les voir la fumée, répliquai-je en ramenant son visage vers le mien. Qu'ils sachent qu'on ne s'est pas contentés de s'enfuir. Qu'on a osé s'appartenir quand tout nous l'interdisait.

Ses yeux s'adoucirent un instant, une fraction de seconde où le guerrier laissa place à l'homme, avant que le désir ne reprenne le dessus. Il m'embrassa avec une douceur nouvelle, presque plus insupportable que la violence de tout à l'heure. C'était un baiser qui promettait des choses qu'on ne pouvait pas tenir. Des matins calmes, des draps propres, une vie sans peur.

C'était un mensonge, et nous le savions tous les deux. Mais dans le Brasier de l'Exil, le mensonge est parfois la seule vérité qui aide à respirer.

Je glissai mes doigts dans ses cheveux trempés, le tirant vers moi pour qu'il ne puisse plus s'échapper, ni de moi, ni de l'instant. L'air dans la crypte était devenu lourd, saturé de notre souffle court et de l'odeur de l'ozone. Chaque frôlement était une étincelle. Ses mains remontèrent, effleurant le bas de mes seins à travers le tissu fin, et je laissai échapper un gémissement qui se perdit dans le vacarme du vent.

À cet instant précis, l'avenir n'existait plus. Les soldats sur nos traces, les frontières fermées, la faim, la fatigue... tout cela était balayé par la courbe de son épaule, par le goût de sa peau salée, par la certitude que si nous devions mourir demain, nous

l'aurions fait en ayant au moins une fois possédé l'éternité.

— Caleb...

— Je sais, souffla-t-il. Je sais.

Il n'y avait plus besoin de mots piquants, de sarcasmes pour masquer notre peur. Il n'y avait que la collision de deux solitudes qui avaient fini par se percuter pour ne former qu'un seul incendie.

L'orage pouvait bien raser le monde. Nous étions le feu. Et le feu ne craint pas la tempête ; il s'en nourrit.

Ses lèvres retrouvèrent les miennes dans une revendication finale, plus profonde, plus ancrée. Mes ongles s'enfoncèrent dans ses épaules, et alors que le ciel explosait une dernière fois au-dessus de nous, je fermai les yeux, acceptant enfin de brûler. Tout entière. Sans regret. Sans réserve.

Dans l'obscurité de la ruine, nous étions la seule lumière. Une lumière sauvage, éphémère, mais qui, pour cette nuit du moins, était plus puissante que n'importe quel empire.

Chapitre 7

Le Calme avant la Tempête

CHAPITRE : Le Calme avant la Tempête

L'aube n'avait rien d'héroïque. C'était une infiltration lente, une traînée de gris perle qui se glissait à travers les jointures de la pierre dévastée, dessinant des lignes de poussière en suspension au-dessus de nous. La fureur de l'orage s'était tue, laissant place à un silence si dense qu'il en devenait presque assourdissant.

Je ne bougeais pas. J'avais peur que le moindre souffle ne brise la bulle de verre dans laquelle nous étions enfermés. Caleb dormait encore, sa respiration contre mon cou, régulière, chaude, un métronome rassurant dans un monde qui avait perdu la raison. Pour la première fois depuis des mois, l'odeur de la poudre et de l'ozone avait été remplacée par quelque chose de plus intime : le sel de sa peau, le musc de la nuit, et cette note boisée qui lui appartenait en propre.

Ses doigts étaient encore entrelacés aux miens, une poigne lâche mais possessive. Je fixai le plafond en ruine. Hier, j'y voyais une fin. Aujourd'hui, étrangement, j'y voyais un abri.

Caleb remua. Un grognement sourd s'échappa de sa gorge, et il me serra un peu plus fort contre lui, son visage s'enfouissant dans le creux de mon épaule.

— Si tu continues de réfléchir aussi fort, tu vas finir par déclencher un deuxième orage, murmura-t-il d'une voix enrouée par le sommeil.

Je sentis un sourire involontaire étirer mes lèvres.

— Je ne réfléchis pas. J'observe les décombres.

— menteuse.

Il se redressa sur un coude, ses yeux orageux cherchant les miens. Ses cheveux étaient en bataille, une mèche sombre lui barrant le front, et l'ombre d'une barbe naissante marquait sa mâchoire. Il avait cet air sauvage et vulnérable qui me donnait envie de tout envoyer valser — l'exil, la guerre, la couronne — juste pour rester là, dans la poussière d'un monde qui s'écroule.

Il passa un pouce lent sur ma lèvre inférieure, un geste d'une tendresse presque insupportable. La tension entre nous n'était plus celle d'un combat, mais celle d'un ancrage.

— À quoi tu penses, vraiment ? insista-t-il.

Je soupirai, laissant ma tête retomber sur le manteau qui nous servait de lit.

— À rien de réaliste. Je pensais à... une maison. Une vraie. Sans meurtrières, sans passages secrets. Une maison où la seule chose qui menace de nous tomber dessus, c'est la pluie sur un toit en bon état.

Caleb laissa échapper un rire bref, un son rocailleux qui résonna contre ma poitrine.

— Une maison, hein ? Avec un jardin et des voisins insupportables qui se plaignent du bruit ?

— Exactement. Je cultiverais des herbes aromatiques que je laisserais mourir parce que j'ai absolument pas la main verte. Et toi, tu râlerais parce que j'ai encore oublié de fermer la porte à clé.

Ses yeux s'adoucirent. Il s'allongea de nouveau à mes côtés, son front contre le mien. On pouvait presque voir l'image se matérialiser dans l'air froid de la ruine. Un mirage de normalité.

— Je ne râlerais pas pour la porte, dit-il doucement. Je serais trop occupé à essayer de comprendre comment on cuisine sans que ça ressemble à une ration de survie. Et on aurait un chien. Un gros, bien moche, qui prendrait toute la place sur le lit.

— Ah non, pas sur le lit. C'est déjà assez bondé ici.

— On verra.

On resta ainsi un long moment, à construire ce château de cartes. On s'autorisait l'interdit : l'espoir. C'était une drogue plus dangereuse que n'importe quel poison de l'Empire. On s'imaginait des dimanches matin paresseux, des disputes ridicules sur le choix des rideaux, le luxe de l'ennui. L'ennui, ce privilège suprême des gens qui ne sont pas traqués.

— Tu crois qu'on en est capables ? demandai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle. De vivre... normalement ?

Le regard de Caleb se durcit imperceptiblement, non pas contre moi, mais contre la réalité qui attendait derrière les murs de pierre.

— Je crois qu'on est capables de tout, si on survit à ce qui vient. Mais la question n'est pas de savoir si on en est capables, mais si on nous laissera le faire.

Le rappel fut comme une douche froide. La tension revint, plus insidieuse. Elle ne venait pas de nous, mais de l'extérieur. L'Empire, le Brasier, la traque. On était deux allumettes qui venaient de s'embraser, mais la forêt autour de nous était trempée

d'essence.

Je portai ma main à son visage, traçant la cicatrice qui barrait sa tempe.

— Tu es une brute, Caleb. Je ne t'imagines pas vraiment dans une cuisine avec un tablier.

Il saisit mon poignet et déposa un baiser brûlant dans le creux de ma paume. Ses yeux ne me lâchaient pas.

— Si c'est ta cuisine, je porterai ce que tu veux. Même si c'est ridicule. Surtout si c'est ridicule.

Je ris, mais le son se brisa dans ma gorge. L'émotion était trop brute. On jouait à se faire croire que le temps nous appartenait, alors qu'on le volait à la seconde près. Chaque frôlement, chaque battement de cœur était un acte de rébellion.

Il se rapprocha, sa main glissant sous ma nuque pour m'attirer à lui. Son odeur m'envahit, un mélange de chaleur humaine et de cet instinct de survie qui nous soudait.

— On ne mourra pas aujourd'hui, dit-il avec une certitude qui frôlait l'arrogance.

— Comment tu peux le savoir ?

— Parce que je n'ai pas encore goûté à cette vie normale dont tu parles. Et je suis un enfoiré d'égoïste. Je ne laisserai pas le monde me prendre ça avant d'avoir eu mon chien moche et mes dimanches à rien faire.

Il m'embrassa. Ce n'était pas l'urgence désespérée de la nuit précédente. C'était un baiser lent, exploratoire, une promesse gravée dans la chair. C'était le goût d'un futur

possible, aussi fragile qu'une flamme dans le vent. Sous ses lèvres, je sentais la puissance de son attachement, une force gravitationnelle qui m'empêchait de dériver vers la peur.

On se sépara à regret. La lumière changeait. Le gris perle devenait un blanc cru, impitoyable. Le calme arrivait à son terme.

Caleb se leva le premier, sa silhouette se découpant contre l'ouverture de la ruine. Il redevint en un instant l'homme de guerre, le soldat de l'exil, ses épaules se tendant, ses sens en alerte. Il ramassa son arme, la vérifiant d'un geste machinal, presque élégant. Le contraste avec l'homme qui parlait de tabliers et de chiens quelques instants plus tôt était déchirant.

— Le vent a tourné, dit-il, la voix de nouveau tranchante. Ils approchent.

Je me levai à mon tour, ajustant mes vêtements, sentant le froid mordre ma peau là où sa chaleur m'avait protégée. Je ramassai ma propre dague, sentant le poids familier de l'acier. La normalité s'évaporait comme la brume au soleil.

Je m'approchai de lui, me plaçant à ses côtés. On ne regardait plus l'un vers l'autre, mais vers l'horizon, là où la poussière commençait à s'élever, signe des troupes en marche.

— Caleb ?

— Oui ?

— Si on s'en sort... je veux des rideaux bleus.

Il eut un demi-sourire, ce rictus piquant et arrogant que j'aimais tant. Il ne se retourna pas, mais sa main chercha la mienne une dernière fois, la serrant à m'en briser les os.

— On s'en sortira. Et tu les auras, tes rideaux. Même si je dois les voler au palais impérial.

Le silence revint, mais ce n'était plus le silence de la paix. C'était celui du souffle que l'on retient avant l'impact. La tempête n'était plus une métaphore. Elle était là, à quelques kilomètres, sous la forme d'acier et de sang.

Mais alors que le premier cor de guerre retentit au loin, déchirant la quiétude du matin, je n'éprouvai aucune terreur. Juste une détermination glaciale.

Nous avons possédé l'éternité pendant quelques heures. Maintenant, il était temps de brûler le monde pour avoir le droit d'y vivre.

— Prête ? demanda-t-il en armant son fusil.

Je dégainai ma lame, le reflet de l'aube dansant sur l'acier.

— Plus que jamais.

Nous sortîmes de la ruine, abandonnant derrière nous le rêve d'une maison pour embrasser la réalité du brasier. Le calme était fini. La tempête pouvait bien venir. Nous étions le feu.

Chapitre 8

L'Ombre du Passé

CHAPITRE : L'Ombre du Passé

Le froid me cueillit à la gorge dès que nous franchîmes le seuil de la ruine. Ce n'était pas seulement la bise de l'aube qui léchait les contreforts de la montagne, c'était l'odeur de la fin. Une odeur de fer froid, d'ozone et de cuir mouillé. Le monde, à l'extérieur, n'avait que faire de nos promesses de rideaux et d'éternité. Il nous attendait avec ses crocs d'acier.

Kael marchait un demi-pas devant moi. Sa silhouette découpait l'horizon gris, une masse de muscles tendus sous un manteau râpé. Le canon de son fusil reflétait une lumière terne, une lueur de plomb. Chaque craquement de givre sous ses bottes sonnait comme un verdict.

Au loin, le cor retentit à nouveau. Plus proche. Plus grave. Un grondement de prédateur qui a déjà senti le sang.

— Ils sont dans la combe, lâcha Kael sans se retourner. Une centaine, peut-être plus. Les éclaireurs de la Troisième Légion.

— Ils ne perdent pas de temps, répondis-je.

Ma voix était sèche, un froissement de parchemin. Je resserrai ma main sur la garde de ma lame. Le cuir de la poignée était tiède, imprégné de ma propre sueur, mais mes doigts restaient glacés. Un frisson désagréable remonta le long de ma colonne vertébrale. Ce n'était pas la peur de mourir. J'avais apprivoisé cette idée depuis

longtemps. C'était cette petite voix, perfide, qui murmurait à mon oreille que chaque pas que nous faisons ensemble rapprochait Kael de son propre tombeau.

On ne s'exile pas d'un empire sans emporter ses démons dans ses bagages. Et les miens avaient des dents particulièrement longues.

— Kael, attend.

Il s'arrêta net, mais ne se retourna pas immédiatement. Ses épaules se crispèrent. Il savait. Il sentait l'air changer entre nous, cette soudaine densité qui n'avait rien à voir avec l'armée qui nous talonnait.

— On n'a pas le temps pour les états d'âme, Elara.

— Ce n'est pas un état d'âme. C'est un fait. Regarde les bannières là-bas.

Je désignai du menton une tache sombre qui se mouvait entre les sapins, en contrebas. Un noir de jais, frappé d'un éclair d'argent. Les Chasseurs d'Ombre. La garde personnelle de mon père. Ils n'étaient pas là pour "pacifier" la région. Ils étaient là pour moi. Pour la "Chose" qu'ils avaient créée dans les laboratoires du palais et qui s'était enfuie en emportant leurs secrets.

— Ils me veulent, moi, continuai-je, ma voix gagnant en amertume. Toi, tu n'es qu'un dommage collatéral. Si je pars de mon côté, si je les attire vers le col du sud...

— Ferme-la, coupa-t-il sèchement.

Il se tourna enfin. Ses yeux étaient deux charbons ardents dans le demi-jour. Il s'approcha de moi, si près que je pus sentir la chaleur qui émanait de son corps, une chaleur qui jurait avec la mort qui nous entourait. Il attrapa mon menton, m'obligeant à soutenir son regard. Ses doigts étaient rudes, marqués par la poudre et le travail,

mais son geste était d'une précision chirurgicale.

— Tu crois que je fais ça pour la gloire ? Ou parce que j'aime dormir dans la boue ? Je t'ai promis une maison. Je n'ai pas précisé qu'elle devait être fixe. Mais elle se fera avec toi, ou elle ne se fera pas.

— Tu vas crever pour un idéal qui n'est même pas le tien, sifflai-je, tentant de me dégager. Je suis un boulet, Kael. Une anomalie. Regarde-moi !

Je pointai ma lame vers mon reflet dans une flaque d'eau gelée. Mes yeux brillaient d'un éclat trop vif, trop stable pour être humain. Le "brasier" n'était pas qu'une métaphore pour nous. C'était ce qui coulait dans mes veines, une énergie instable qui menaçait de me consumer à chaque instant.

— Tu es ma seule certitude dans ce bordel, répliqua-t-il avec un sourire en coin, celui qui m'énervait autant qu'il me sauvait. Et honnêtement, je préfère mourir en essayant de te protéger que de vivre cent ans en me demandant si tu as fini par te transformer en torche humaine quelque part dans une grotte.

— C'est d'un romantisme absolument dégueulasse.

— Je sais. C'est mon côté poète.

Il relâcha mon menton, mais sa main glissa sur ma nuque, un frôlement électrique qui fit taire mes protestations. Un instant, le chaos du monde s'effaça. Il n'y avait plus que l'odeur de son tabac froid, le rythme de son cœur sous son plastron de cuir et cette certitude absurde que, tant que nous étions l'un contre l'autre, l'Empire n'était qu'un château de cartes.

Puis, une détonation déchira l'air.

Un impact de balle fit éclater la roche à quelques centimètres de la tête de Kael. Il me projeta au sol dans un réflexe instinctif, son corps recouvrant le mien. La poussière de pierre nous saupoudra les cheveux.

— Ils ont des tireurs d'élite, grogna-t-il contre mon oreille. Les festivités commencent.

Il se releva avec une agilité de félin, armant son fusil dans le même mouvement. Je me redressai à mon tour, les sens en alerte. Le doute qui m'habitait un instant plus tôt s'était transformé en une rage froide. S'ils voulaient m'arracher à cette vie, ils allaient devoir apprendre à danser dans les flammes.

Nous commençâmes à courir le long de la crête, utilisant les rochers comme couverture. En bas, dans la vallée, les troupes se déployaient avec une précision mécanique. C'était une marée de métal qui montait vers nous.

— À gauche ! hurla Kael.

Je n'eus pas besoin d'explication. Je sentis la distorsion dans l'air avant de voir l'ennemi. Deux Chasseurs d'Ombre surgirent de derrière un affleurement, leurs lames noires déjà levées. Ils ne criaient pas. Ils étaient le silence de la mort.

Je bondis. Ma lame rencontra la leur dans un choc qui fit vibrer mes dents. Je ne me battais pas comme une escrimeuse ; je me battais comme une bête acculée. Le feu en moi poussa contre mes parois, une pression insoutenable. Mes mouvements devinrent flous. Un coup de coude dans la gorge du premier, une volte-face, et ma lame s'enfonça sous l'armure du second, là où le cuir était plus souple.

Un cri étouffé. Une odeur de sang frais qui se mêla à la neige.

Kael, de son côté, faisait parler la poudre. Chaque détonation de son fusil était une

ponctuation brutale dans le fracas de la montagne. Il ne ratait jamais. Mais je voyais son visage. Il était pâle. Une griffure sanglante barrait sa tempe.

Je le tue, pensai-je avec une lucidité terrifiante alors que je tranchais le tendon d'un troisième assillant. *Ma seule présence ici est un arrêt de mort pour lui.*

Le passé n'était pas une ombre derrière nous ; c'était un poison que je distillais à chaque seconde. Les rideaux au palais impérial... C'était un rêve de fou. On n'emporte pas de la soie dans un enfer de cendres.

Nous arrivâmes au bord d'un précipice, un pont naturel de roche suspendu au-dessus du vide. De l'autre côté, le sentier s'enfonçait dans une forêt dense, notre seule chance de semer la cavalerie.

— Traverse ! cria Kael en rechargeant son arme. Je les retiens !

— Pas question !

— Elara, c'est pas le moment de discuter ! S'ils passent ce pont, on est encerclés. Va !

Il me poussa vers la passerelle de pierre. Je fis quelques pas, mon cœur tambourinant contre mes côtes. Je me retournai. Il était déjà en joue, seul face à une dizaine d'hommes qui débouchaient sur le plateau.

Il avait l'air si petit face à l'immensité de l'Empire. Si fragile.

Une douleur aiguë me traversa la poitrine. Ce n'était pas l'ennemi. C'était la réalisation que je l'aimais assez pour le laisser partir, et qu'il m'aimait assez pour ne jamais me le permettre.

— Kael !

Il ne répondit pas. Il tira. Un homme tomba. Mais ils étaient trop nombreux. Le "poids" que je craignais d'être n'était plus une idée abstraite. C'était la réalité de ce fusil qui allait bientôt s'enrayer, de ces munitions qui s'épuisaient.

Je sentis le feu dans mes veines bouillir, franchir la barrière de ma peau. Mes mains commencèrent à fumer. L'ombre de mon passé ne me rattraperait pas aujourd'hui. Pas si je transformais ce pont en brasier.

— Recule, Kael, murmurai-je, même s'il ne pouvait pas m'entendre.

Je fis un pas vers lui, non pas pour fuir, mais pour embrasser enfin le monstre qu'ils avaient créé. S'il fallait brûler le monde pour qu'il puisse y vivre, alors j'allais craquer l'allumette.

Je plongeai mon regard dans le sien un court instant. Il y vit ma décision. Sa mâchoire se crispa.

— Ne fais pas ça, Elara. Ne les laisse pas gagner.

— Ils ont déjà perdu, Kael. Ils t'ont mis sur mon chemin.

Je levai ma lame, non plus pour parer, mais pour canaliser ce qui hurlait en moi. L'air autour de nous se mit à vibrer, une distorsion de chaleur qui fit fondre la neige instantanément. La tension était à son comble, une corde de violon prête à rompre.

L'ombre du passé était là, immense, noire, mais pour la première fois, elle avait peur de ma lumière.

Chapitre 9

La Fracture des Idéaux

CHAPITRE : La Fracture des Idéaux

L'odeur était insoutenable. Ce n'était pas seulement celle de la pierre calcinée ou de la neige changée en vapeur acide ; c'était l'odeur de ma propre humanité qui roussissait. Mes paumes grésillaient encore, une symphonie de picotements électriques qui remontaient le long de mes avant-bras, là où mes veines pulsaient d'un éclat orangé, presque indécent dans l'obscurité naissante de la gorge montagnaise.

Derrière nous, le pont n'était plus qu'une carcasse de scories noires. Devant nous, la forêt de pins, dense et indifférente.

Je sentis son regard avant de le voir. Kael ne bougeait pas. Il se tenait à quelques mètres, une silhouette sombre découpée contre le blanc immaculé de la crête. Il ne me regardait pas comme une alliée. Il me regardait comme on observe une bombe dont le compte à rebours s'est figé sur zéro sans que l'on sache pourquoi.

— Tu aurais pu nous tuer, Elara.

Sa voix était basse, dépouillée de son habituelle chaleur de velours. C'était un reproche froid, chirurgical.

— Je nous ai sauvés, répliquai-je, ma voix craquant comme du bois sec. Regarde derrière toi, Kael. Ils ne traverseront pas. Pas avant que la glace ne fige les eaux, et d'ici là, nous serons loin.

Je fis un pas vers lui, mais il recula d'un instinct imperceptible. Ce mouvement me transperça plus sûrement qu'une lame de l'Inquisition. La fumée qui s'échappait de mes doigts sembla s'enrouler autour de mon cœur, l'étouffant.

— À quel prix ? reprit-il. Tu as vu tes yeux ? Tu as vu ce que tu deviens quand tu lâches la bride ? On avait un plan. La discrétion. Les sentiers d'ombre. Tu viens de planter un phare géant au milieu de notre fuite.

— La discrétion ne nous a menés nulle part ! m'emportai-je. On jouait à cache-cache avec des loups. J'ai juste décidé de brûler la forêt pour qu'ils n'aient plus nulle part où se terrer.

— Non, Elara. Tu as décidé de faire le spectacle.

Il s'approcha enfin, mais son visage était dur, les mâchoires si serrées que je craignais de les entendre se briser. L'air entre nous vibrait encore de la chaleur résiduelle de mon explosion. Il sentait le soufre et la peur.

— On change de stratégie, dit-il, péremptoire. On oublie la route du Nord. On va couper par les cols des Hautes-Eaux. C'est plus long, plus dangereux physiquement, mais personne ne s'attendra à ce qu'on s'enferme dans les glaces.

— C'est une idée stupide, tranchai-je. On va mourir de froid avant d'atteindre la frontière. On prend la route commerciale. On se fond dans la masse des réfugiés, on utilise le chaos que j'ai créé.

— Le chaos que tu as créé, c'est une signature ! Si on prend la route, on est morts en trois jours. Ils vont envoyer les Traqueurs de Sang, et tes jolies flammes ne feront pas le poids face à des flèches tirées à cinq cents mètres.

On se faisait face, deux volontés d'acier prêtes à s'entre-choquer. Ses yeux, d'un gris

d'orage, cherchaient une trace de la fille qu'il avait connue dans les jardins de la citadelle. Je ne lui offrais que les cendres d'une exilée.

— Pourquoi as-tu si peur, Kael ? murmurai-je, mon ton devenant soudainement plus tranchant, plus intime. Est-ce que c'est pour notre sécurité, ou est-ce que c'est parce que tu te rends compte que tu n'as plus le contrôle sur moi ?

Il eut un rire amer, un son sec qui monta dans l'air glacé.

— Le contrôle ? Je m'en fous du contrôle, Elara ! Je ne veux pas te voir disparaître. À chaque fois que tu puises là-dedans, — il désigna mes mains encore fumantes d'un geste dégoûté — il reste un peu moins d'Elara et un peu plus de *cela*. Tu crois que tu les combats, mais tu es en train de leur donner exactement ce qu'ils voulaient. Ils voulaient une arme. Tu es en train de devenir leur chef-d'œuvre.

La gifle aurait été moins douloureuse. Le froid commença à mordre mes joues, là où la sueur séchait. Je me sentais soudainement épuisée, une carcasse vide. La colère était la seule chose qui me maintenait debout.

— Je deviens ce qu'il faut pour survivre, crachai-je. Si ça te déplaît, personne ne te force à rester. La route est libre, Kael. Les cendres du pont sont encore chaudes, tu n'as qu'à les suivre dans l'autre sens.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que l'explosion du pont. Il me fixa, et pendant une seconde, je vis une faille dans son armure. Une douleur brute, primitive.

— C'est ça ton plan ? Me rejeter avant que je ne le fasse ?

— Je ne te rejette pas, je te donne une issue.

— menteuse, dit-il en s'avançant brutalement.

Il attrapa mon poignet. Sa peau était glaciale contre la mienne, qui brûlait encore d'une fièvre surnaturelle. Le contact fut un choc électrique. Je voulus me dégager, mais sa poigne était ferme, désespérée.

— Tu as une trouille bleue, Elara. Tu penses que parce que tu es "monstrueuse" maintenant, je vais finir par me lasser de l'odeur de la chair brûlée. Tu penses que je vais te laisser tomber dès que le chemin deviendra trop sombre. Alors tu provoques la rupture. Tu crées ce brasier entre nous pour être sûre de ne pas avoir à voir mon regard quand je partirai.

— Lâche-moi, Kael. Tu ne sais rien.

— Je sais tout ! Je sais que tu meurs de peur d'être seule, et que ta seule façon de gérer ça, c'est de devenir si dangereuse que personne n'ose s'approcher. Mais je m'en fiche de tes flammes. Je m'en fiche de ton monstre.

Il me tira plus près, jusqu'à ce que son souffle vienne mourir sur mes lèvres. Ses yeux étaient une supplique brûlante.

— Mais si tu continues à vouloir jouer la martyre solitaire, si tu refuses de m'écouter parce que ton ego de sorcière a besoin de prouver qu'il peut tout raser... alors c'est toi qui m'abandonnes. Pas l'inverse.

Je sentis une larme, une seule, tracer un sillage de feu sur ma joue sale de suie. La tension entre nous était une corde de violon tendue au point de rupture. L'envie de l'embrasser pour faire taire cette vérité était aussi forte que l'envie de le repousser pour protéger ce qu'il me restait de fierté.

— On prend les cols, finit-il par dire, sa voix retombant dans un murmure rauque, son visage toujours à quelques centimètres du mien. Pas parce que je veux te commander.

Mais parce que je veux te garder en vie. Et pas seulement ton corps, Elara. Ton âme. Si elle existe encore là-dessous.

Il lâcha mon poignet. La zone de contact me sembla soudainement désertée, plus froide que le reste de la montagne. Il se détourna et ramassa son sac, son profil se durcissant à nouveau, redevenant le soldat, l'homme de stratégie.

Je regardai mes mains. La fumée s'était dissipée. Ma peau n'était plus que rougeur et craquelures. Le monstre en moi s'était assoupi, repu de la destruction du pont, laissant place à une petite fille perdue dans un désert de neige.

— Kael ?

Il s'arrêta, mais ne se retourna pas.

— Si on prend les cols... et que je n'y arrive pas... Si le feu s'éteint...

— Il ne s'éteindra pas, répondit-il sans ciller. Je te porterai s'il le faut. Mais on ne jouera plus avec ta vie comme tu viens de le faire. Tu n'es pas une allumette, Elara. Arrête de vouloir te consumer pour éclairer le chemin des autres.

Il reprit sa marche, ses bottes crissant lourdement dans la neige fraîche. Je restai un moment immobile, le cœur battant à tout rompre, déchirée entre la rage de ne pas avoir été comprise et la terreur viscérale qu'il ait vu juste.

La fracture des idéaux était là. Lui croyait en la survie de ce que nous étions ; moi, je ne croyais plus qu'à la survie de ce qu'il restait.

Je finis par emboîter le pas, restant à quelques mètres derrière lui. Le silence qui s'installa n'était pas celui de la paix, mais celui d'une trêve armée. Le brasier de l'exil brûlait peut-être derrière nous, mais devant, le froid des sommets nous attendait, et je

ne savais pas si nos cœurs tiendraient la distance avant que l'un de nous ne finisse par consumer l'autre.

L'odeur de la neige commença à effacer celle du soufre, mais le goût de la peur, lui, restait accroché à ma langue comme un poison familial. *« Ne le laisse pas gagner »*, m'avait-il dit plus tôt.

Je me demandais lequel d'entre nous était en train de perdre.

Chapitre 10

Le Vide de l'Absence

LE VIDE DE L'ABSENCE

Un pas. Puis un autre. Le rythme était une torture, une cadence métronomique qui martelait le sol gelé. Devant moi, la silhouette de Soren n'était plus qu'une découpe sombre sur le blanc aveuglant du col. Son dos, large et immuable, semblait porter tout le poids du monde que nous avons laissé derrière nous. Il ne se retournait pas. Il ne m'attendait pas. Il savait que je suivrais, parce que dans ce désert de glace, l'autre est la seule boussole qui reste, même si l'aiguille est brisée.

L'air était si froid qu'il brûlait mes poumons à chaque inspiration, une sensation de verre pilé qui descendait dans ma gorge. L'odeur du soufre avait enfin capitulé face au parfum stérile de la neige, mais dans mon sillage, je sentais encore le musc de sa peau, ce mélange de cuir vieux et d'orage qui émanait de lui après la bataille.

C'était insupportable. Cette proximité silencieuse était un poison lent.

— On ne pourra pas tenir ce rythme jusqu'à la tombée de la nuit, lançai-je, ma voix craquant sous le givre.

Il ne ralentit pas. Ses bottes continuaient de broyer la croûte glacée avec une régularité de automate.

— On tiendra parce qu'on n'a pas le choix, Elara. Sauf si tu préfères essayer de négocier avec le blizzard. Il paraît qu'il a l'oreille attentive pour les causes perdues.

— Toujours aussi charmant, grinçai-je. Ton idéalisme te rend vraiment imbuvable.

Il s'arrêta net. Je manquai de le percuter. Il se tourna, son visage marqué par la fatigue, des cristaux de glace accrochés à ses cils sombres. Son regard était une lame de fond, bleue et impitoyable.

— Ce n'est pas de l'idéalisme. C'est de la mémoire. Si on oublie qui on est pour survivre, alors ce n'est pas nous qui survivons. C'est juste de la viande qui respire.

— Eh bien, la viande qui respire a froid, Soren ! Elle a faim, elle a peur, et elle aimerait bien que tu arrêtes de parler comme un putain de prophète de tragédie grecque !

On se tenait là, à bout de souffle, deux spectres s'égosillant dans l'immensité muette. La tension entre nous était un fil électrique, vibrant d'une électricité statique prête à tout réduire en cendres. J'avais envie de le frapper. J'avais envie qu'il m'attrape par les épaules et qu'il m'embrasse jusqu'à ce que le monde disparaisse. La frontière entre la haine et le besoin n'était plus qu'une ligne trouble dessinée dans la neige.

C'est à cet instant que la montagne décida de trancher notre débat.

Le grondement ne vint pas d'en haut, mais d'en bas. Un gémissement sourd, viscéral, comme si la terre elle-même se déchirait. Le sol se déroba.

— Elara !

Le cri de Soren fut la dernière chose que j'entendis avant que le chaos ne prenne le relais. Une plaque de glace vive céda sous mes pieds. Je glissai, mes mains griffant vainement la paroi gelée, mes ongles s'arrachant sur le schiste. Je vis sa main se tendre, désespérée, ses doigts effleurant les miens dans un contact électrique, fugace, avant que la gravité ne l'emporte.

Je ne tombai pas dans un abîme sans fond, mais dans une crevasse secondaire, un toboggan de neige et de roche qui m'expulsa une cinquantaine de mètres plus bas, sur une corniche isolée par un mur de glace effondré.

Puis, le silence. Un silence absolu, effrayant. Le genre de silence qui vous bourdonne dans les oreilles comme un acouphène de fin du monde.

Je restai allongée, le visage dans la poudreuse, le goût du sang et du métal dans la bouche. Ma jambe hurlait, mon épaule semblait être passée sous un pressoir.

— Soren ? croassai-je.

Rien.

— Soren !

Je me redressai avec peine, chaque mouvement étant une insulte à mes articulations. Je levai les yeux vers la paroi d'où je venais de tomber. Un mur massif de neige compactée et de débris rocheux barrait désormais le passage. Nous étions séparés. Une barrière physique venait de matérialiser la fracture de nos âmes.

— Je suis là ! hurla une voix étouffée, de l'autre côté de l'éboulis. Elara ! Tu m'entends ?

Son ton était dépouillé de toute arrogance. C'était la voix d'un homme qui venait de voir sa raison de vivre s'évaporer.

— Je suis vivante ! criai-je en frappant le mur de glace de mon poing ganté. Je suis bloquée sur une corniche !

— Ne bouge pas. Je vais contourner par le pic nord, je vais trouver un passage.

— C'est suicidaire, Soren ! Le blizzard arrive ! Si tu essaies de passer par là, tu vas te rompre le cou.

— Tais-toi et attends-moi. C'est un ordre, Elara. Ne bouge pas d'un putain de millimètre !

Sa voix s'éloigna. Il partait chercher un chemin.

Je m'assis contre la paroi, repliant mes jambes contre ma poitrine. L'adrénaline, ce poison familier, commençait à refluer, laissant place à une réalité glaciale. L'absence n'est pas un manque d'air, c'est un manque de poids. Sans lui à quelques mètres, sans le bruit de ses bottes, sans son arrogance irritante, le monde n'avait plus de centre de gravité. Je me sentais m'envoler, m'effiloche dans le blanc.

Une heure passa. Peut-être deux. Le ciel vira au violet sale, annonçant une nuit meurtrière.

C'est là que la prise de conscience me frappa, plus violemment que la chute. Je regardai mes mains tremblantes. Je pouvais survivre seule. J'avais les techniques, le feu, la force. Mais l'idée même de voir le soleil se lever sans avoir à supporter son regard méprisant ou ses silences lourds me paraissait plus effrayante que la mort.

La solitude n'était plus une option tactique, c'était une amputation.

Je réalisai avec une horreur lucide que j'avais passé les derniers mois à lutter contre lui pour ne pas admettre que je ne fonctionnais plus que par lui. Il était le brasier de mon exil, le feu qui me brûlait mais qui m'empêchait de geler. Sans lui, je n'étais qu'une ombre errant dans une cave.

"Ne le laisse pas gagner", m'avait-il dit.

Tu as déjà gagné, espèce d'idiot, pensai-je, une larme gelant instantanément sur ma joue. *Tu as gagné parce que si tu ne reviens pas, il n'y a plus rien à sauver. Pas d'idéaux, pas de survie. Juste le vide.*

Soudain, un bruit de raclement au-dessus de moi. Des jurons étouffés. Une silhouette bascula du haut de la paroi, suspendue à une corde de fortune faite de sangles de sacs et de vêtements noués. Il se laissa tomber les derniers mètres, atterrissant lourdement dans la neige.

Soren.

Il était couvert de givre, ses mains étaient en sang, ses vêtements déchirés. Il se releva, titubant, et son regard trouva le mien. Pendant un instant, le masque tomba. On y vit tout : la terreur, le besoin viscéral, l'épuisement de ceux qui s'aiment comme on fait la guerre.

Il s'approcha de moi, m'attrapa par le col de ma veste et me secoua avec une fureur désespérée.

— Tu es une plaie, Elara. Une malédiction. J'ai cru que... putain, j'ai cru que c'était fini.

— Tu aurais été tranquille, non ? répliquai-je, le cœur battant à s'en briser les côtes. Plus personne pour contester tes grands principes de chevalier déchu.

Il ne répondit pas. Il fit quelque chose qu'il ne faisait jamais en public, ni même vraiment en privé. Il colla son front contre le mien. Je sentis sa chaleur, son souffle court qui se mêlait au mien dans une petite danse de vapeur. Ses mains, bien que glacées, brûlaient ma peau à travers le tissu.

— La tranquillité, c'est pour les morts, murmura-t-il, sa voix vibrant contre mes lèvres. Je préfère crever de froid en t'engueulant que de vivre un siècle dans le calme sans toi.

Je fermai les yeux, respirant son odeur — ce mélange de neige et de désastre. L'odeur de chez moi.

— C'était le plan le plus stupide du monde de descendre ici, dis-je en glissant mes mains sous sa cape pour trouver la chaleur de son corps.

— On est deux, alors. On a toujours eu un don pour les plans stupides.

Il me serra contre lui, un étreinte si forte qu'elle en était douloureuse, comme s'il essayait de fusionner nos deux corps pour n'offrir qu'une seule cible au froid. Dans ce vide de l'absence qui nous avait frôlés, une vérité brutale s'était cristallisée : nous étions deux naufragés sur un radeau en feu. Le feu nous consumait, certes, mais sans lui, il n'y avait que l'océan noir et glacé.

— On ne peut pas rester ici, finit-il par dire, s'écartant juste assez pour me regarder dans les yeux. Le blizzard arrive. Il y a une grotte plus haut, j'ai vu l'entrée en descendant.

— Est-ce qu'on va se disputer tout le long du chemin ? demandai-je avec un faible sourire.

Il m'aida à me relever, me soutenant avec une fermeté qui ne laissait aucune place à la protestation.

— Probablement. Mais on marchera. Ensemble.

On reprit notre progression, deux points sombres luttant contre l'immensité blanche. Le froid nous mordait, la fatigue nous sciait les membres, mais pour la première fois depuis le début de l'exil, le silence entre nous n'était plus une trêve armée. C'était un pacte de sang.

Devant nous, les sommets étaient toujours aussi hostiles, mais le brasier, lui, ne brûlait plus derrière nous. Il brûlait entre nous, un petit feu sauvage et têtu que rien, pas même la fin du monde, ne semblait pouvoir éteindre.

Chapitre 11

Retrouvailles Désespérées

L'entrée de la grotte nous engloutit comme la gueule d'une bête de pierre. À l'intérieur, l'air changea brusquement : l'odeur de la neige propre et stérile fut remplacée par celle, plus lourde, de la terre humide, de la mousse ancienne et du soufre. Le vent continuait de hurler au-dehors, une plainte de loup blessé, mais ici, entre ces parois de roche grise, le silence reprit ses droits. Un silence épais. Dangereux.

Kael ne me lâcha pas tout de suite. Ses doigts restèrent ancrés dans mon bras, une poigne de fer à travers les couches de laine et de cuir. Ses articulations étaient blanches, sa respiration saccadée, formant de petits nuages de buée qui venaient caresser mon front.

— On est à l'abri, soufflai-je, bien que ma propre voix tremble.

Il ne répondit pas. Il me fixa, ses yeux sombres fouillant mon visage comme s'il cherchait une faille, ou peut-être la preuve que je n'allais pas m'évaporer dès qu'il desserrerait sa prise. Il y avait dans son regard cette intensité sauvage, ce mélange de rage et d'épuisement qui m'avait toujours terrifiée autant qu'elle m'avait attirée.

— Enlève ça, finit-il par dire d'une voix rauque.

Je clignai des yeux, désorientée.

— Quoi ?

— Ta cape. Tes bottes. Tout ce qui est mouillé. Si tu restes comme ça, le froid te tuera

avant l'aube, même ici.

Il se détourna pour s'occuper du bois sec qu'il avait amassé là lors d'un précédent passage, sans doute quand il me traquait encore. Je le regardai faire, mes mains gourdes luttant avec les attaches de ma pelisse. Le givre avait scellé les boucles de cuir. Je jurai entre mes dents, une insulte qui se perdit dans le fracas du blizzard au-dehors.

Soudain, il fut sur moi. Ses mains chassèrent les miennes, brusques mais précises. Il ne me regardait plus dans les yeux, concentré sur les lanières réticentes. Je sentais la chaleur qui émanait de lui, une fournaise sous sa chemise de grosse toile, une odeur de métal, de fumée et de cet ambre boisé qui n'appartenait qu'à lui.

— Je peux le faire, murmurai-je pour la forme.

— Tais-toi. Tes mains tremblent tellement que tu vas te trancher un doigt.

Il envoya ma cape rouler au sol dans un bruit sourd de tissu gorgé d'eau. Puis il s'attaqua à ma tunique, ses doigts effleurant la peau de mon cou. Le contact me fit l'effet d'une décharge électrique. Je sursautai, et nos regards se percutèrent. La tension, ce fil barbelé tendu entre nous depuis des mois, vibra violemment.

— Pourquoi t'es revenue, Lyra ?

La question était un coup de poignard. Ses mains s'étaient immobilisées sur mes épaules.

— Tu aurais pu continuer. Tu aurais pu passer la crête. Tu aurais été libre.

— La liberté sans toi, c'est juste un exil plus vaste, Kael.

Il rit, un son sec et amer qui n'atteignit pas ses yeux.

— Joli. Très poétique. Mais la réalité, c'est que tu es coincée dans un trou avec un homme que tu devrais haïr, avec une armée à nos trousses et rien d'autre que du sang sur les mains.

— Je ne te hais pas. C'est ça, le problème, non ?

Il se rapprocha, brisant les dernières barrières de mon espace personnel. Je sentais la pression de son torse contre le mien. Ses yeux brûlaient de cette lueur obsédante, celle qui précède l'orage.

— Tu devrais, insista-t-il, sa voix descendant d'un octave, devenant une caresse rugueuse contre mon oreille. Je t'ai traquée. Je t'ai brisée. Je suis le monstre que ton père a envoyé pour te ramener en cage.

Je levai la main, posant mes doigts glacés contre sa joue mal rasée. Le contraste fut violent. Ma peau de neige contre son incendie.

— Alors pourquoi on est là, tous les deux ? Pourquoi tu ne m'as pas livrée quand tu en as eu l'occasion au col ? Pourquoi tu trembles autant que moi, Kael ?

Sa mâchoire se crispa. Un muscle tressaillit sous sa tempe. Pendant une seconde, je crus qu'il allait reculer, repartir dans son mutisme de soldat. Mais le barrage céda. D'un coup.

Il s'empara de ma bouche avec une faim qui me coupa le souffle. Ce n'était pas un baiser de conte de fées, c'était une collision, une urgence désespérée. Il y avait le goût du sel, de la sueur et cette soif inextinguible qui nous rongait. Je passai mes mains dans ses cheveux mouillés, le tirant contre moi comme si je pouvais fusionner nos deux corps pour n'en faire qu'un, un seul rempart contre le monde.

Il me poussa contre la paroi de la grotte. La pierre était froide contre mon dos, mais devant moi, il n'y avait que des flammes. Ses mains redescendirent sur mes hanches,

me soulevant pour que je puisse enrouler mes jambes autour de sa taille. Le frottement de nos vêtements, le bruit de nos respirations erratiques, tout devenait démesuré dans l'acoustique de la roche.

— Je ne te laisserai plus, gronda-t-il entre deux baisers dévorants, sa bouche descendant dans le creux de ma clavicule. Plus jamais. Ils devront nous arracher le cœur pour nous séparer.

Je renversai la tête en arrière, mes doigts s'enfonçant dans ses épaules puissantes. Le plaisir était une brûlure, une douleur exquise qui effaçait la fatigue de la marche et les morsures du gel.

— Qu'ils essaient, soufflai-je. Qu'ils viennent tous.

Il s'écarta juste assez pour me fixer, le regard flou, la lèvre inférieure sanglante. Ses mains encadrèrent mon visage avec une douceur qui me fit plus de mal que sa rudesse.

— Tu te rends compte de ce qu'on fait ? On vient de signer notre arrêt de mort. Si on ne rentre pas, si on reste ensemble, on est des parias. Des cibles. On n'aura jamais de paix, Lyra. Jamais de foyer.

— Mon foyer, c'est là où tu es. Le reste, c'est juste du décor.

Un sourire sauvage, presque cruel, étira ses lèvres. C'était le Kael que j'aimais. Celui qui défiait les dieux et les rois.

— Alors on va les faire brûler, dit-il. On va brûler tout ce qui se dresse entre nous. Jusqu'à ce qu'il ne reste que les cendres.

Il me reposa au sol, mais ne me lâcha pas. Il me tira vers la petite pile de bois qu'il venait d'allumer. Les premières flammes léchaient l'air, jetant des ombres dansantes

sur les parois de la grotte. Nous nous laissâmes tomber sur les couvertures de fourrure qu'il avait étalées, nos corps s'emboîtant naturellement.

Je me blottis contre lui, ma tête sur son torse, écoutant le galop effréné de son cœur. C'était le seul rythme qui comptait désormais. Dehors, le blizzard pouvait bien recouvrir le monde, effacer les chemins et engloutir les cités. Ici, dans ce sanctuaire de pierre, nous étions les seuls survivants d'un naufrage que nous avions nous-mêmes provoqué.

— Jure-le, murmura-t-il dans mes cheveux, sa voix n'étant plus qu'un souffle. Jure que tu ne t'enfuiras pas au milieu de la nuit si tu as peur. Jure que tu resteras, même quand le ciel nous tombera sur la tête.

Je pris sa main, entremêlant nos doigts.

— Je le jure sur le brasier qui nous a consumés. Je le jure sur le sang qu'on a versé. Peu importe le prix, Kael. Peu importe la fin. On marchera ensemble.

Il resserra son étreinte, et pour la première fois depuis que l'exil avait commencé, la tension en moi ne fut plus une corde prête à rompre, mais une ancre. On se connaissait par cœur : nos trahisons, nos cicatrices, nos secrets les plus sombres. Il n'y avait plus de masques, plus de jeux. Juste deux êtres brisés trouvant leur salut dans les décombres de leur propre vie.

La chaleur du feu commençait à gagner nos membres engourdis. L'odeur de la résine qui brûlait se mêlait à celle de notre peau. C'était une réconciliation amère et magnifique, une promesse gravée dans la glace et scellée par le feu.

Demain, nous serions des proies. Demain, nous serions des ombres. Mais cette nuit, nous étions rois dans notre palais de poussière, et le monde entier pouvait bien s'effondrer, il ne nous atteindrait pas.

— Ensemble, répéta-t-il comme une prière ou une malédiction.

Je fermai les yeux, bercée par la chaleur de son souffle. Le brasier ne s'éteindrait plus.
Nous étions devenus l'incendie.

Chapitre 12

Le Choix Crucial

CHAPITRE : Le Choix Crucial

L'aube n'était pas une promesse, c'était une dénonciation.

Le gris sale de la lumière filtrait à travers les fentes du plafond, découpant des tranches de poussière qui dansaient au-dessus de nous. La chaleur du brasier de la veille s'était muée en une odeur âcre de cendres froides et de suie. Contre mon épaule, le corps de Kaelen était une ancre de chair et de muscles, mais son sommeil était agité, haché par des sursauts de traqué.

Je restai immobile, fixant le mur de pierre décrépite. Mon bras droit me lançait. Sous la manche de ma tunique, la marque des Lys d'Argent — le sceau de mon sang, de mon rang, de tout ce que j'avais été — semblait brûler d'un feu invisible. C'était cette marque qui nous tuerait. Tant qu'elle existait, je n'étais pas une femme en fuite ; j'étais un phare pour les chiens de garde de la Couronne.

Un bruit lointain, un craquement de branche ou le choc d'un sabot sur le gel, me fit l'effet d'une décharge électrique.

Kaelen ouvrit les yeux instantanément. Pas de réveil embrumé, juste ce passage brutal de l'ombre à la vigilance absolue. Ses yeux d'orage se fixèrent sur moi.

— Ils sont là, murmura-t-il, sa voix rauque de sommeil et de tabac froid.

— Pas encore. Mais ils arrivent.

Il se redressa, chaque mouvement fluide et précis, malgré les cicatrices qui devaient lui tirer la peau. Il attrapa sa dague, vérifia le tranchant du pouce, un geste machinal qui me fit frissonner.

— On bouge, dit-il. On traverse la ravine avant que le soleil ne soit trop haut.

Je ne bougeai pas. Mon regard était rivé sur sa main, celle qui m'avait tenue cette nuit. Il y avait une entaille fraîche sur son articulation, souvenir de notre fuite à travers les ronces de la forêt noire. Il mourait pour moi. Petit à petit. Chaque jour de cet exil lui arrachait un lambeau d'âme et de peau pour protéger une princesse qui n'existait plus.

— Ça ne marchera pas, Kaelen.

Il s'arrêta, un genou à terre, et fronça les sourcils.

— Quoi ? Le plan est solide. On atteint les Marches du Sud, on trouve un passage vers les îles...

— Ils ne cherchent pas un "couple de fugitifs". Ils cherchent l'Héritière. Ils cherchent les Lys.

Je me levai, les jambes un peu flageolantes. Le froid du sol pétrifiait mes pieds nus. Je m'approchai de lui, l'odeur de la forêt et du cuir vieilli émanant de son manteau m'enveloppa. Je posai ma main sur sa joue, sentant la rudesse de sa barbe naissante.

— Tu m'as dit qu'on était l'incendie, Kaelen. Mais un incendie, ça laisse des traces. Ça se voit de loin.

Il attrapa mon poignet, son regard se durcissant.

— De quoi tu parles, Elara ?

— On ne peut pas fuir notre identité en courant plus vite que les chevaux. On doit la tuer.

Je me dégageai et récupérai un morceau de métal rouillé qui traînait près de l'âtre, une vieille lame de cuisine oubliée par les siècles. Elle était ébréchée, sale, mais elle suffirait. Je la plongeai dans les dernières braises rougeoyantes qui couvaient sous la cendre.

Kaelen comprit. Son visage devint livide, une pâleur que je ne lui avais jamais vue, même face aux lames de la Garde Noire.

— Non, lâcha-t-il. Elara, non. Il y a une autre solution.

— Laquelle ? continua-t-on à jouer aux fantômes jusqu'à ce qu'ils te décapitent pour m'avoir aidée ? Tant que je porte ce nom, tant que je porte cette marque, tu es un homme mort.

Je sortis la lame. Elle ne brillait pas d'un blanc pur, elle rougeoyait d'une lueur sourde, haineuse.

— Tu es la dernière de ta lignée, siffla-t-il, s'approchant pour m'arracher le métal des mains. Si tu fais ça, Elara d'Astéria meurt. Il ne restera rien. Ni trône, ni droit, ni passé. Tu seras... personne. Une ombre dans la poussière.

— Je préfère être une ombre vivante qu'une reine en cage ou une morte couronnée, répliquai-je, ma voix vibrant d'une intensité nouvelle. Et je te préfère libre.

L'air entre nous devint électrique, saturé de tout ce qu'on n'osait pas dire. Le sacrifice n'était pas seulement physique. C'était le renoncement à la seule chose qui me restait de mon père, de ma mère, des jardins de verre où j'avais grandi. C'était se jeter dans le vide sans filet.

— Tu ne le feras pas seule, dit-il enfin, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

Il ne m'arrêta pas. Il fit mieux. Il s'approcha, se plaça derrière moi et pressa son torse

contre mon dos. Ses mains vinrent recouvrir les miennes sur la poignée improvisée du métal brûlant. Je sentais son cœur battre, un rythme sauvage et syncopé contre mes omoplates.

— Si tu disparaissais, Elara, je disparaissais avec toi. Il n’y aura plus de garde du corps. Plus de mercenaire. Juste deux traqués sans nom. Tu es prête à perdre tout ça pour un vaurien dans mon genre ?

Je tournai la tête pour capter son regard.

— Ce n'est pas pour toi, Kaelen. C'est pour *nous*.

Je relevai ma manche. La marque des Lys, entrelacs d'argent gravé magiquement dans ma peau à la naissance, scintillait sous la lumière grise. C'était une insulte à notre liberté présente.

Le silence de la ruine se fit pesant, seulement rompu par le sifflement du vent dans les pierres.

— Fais-le, ordonnai-je.

Il resserra sa prise sur mes mains. Je vis une larme rouler sur sa joue, une seule, avant qu'il ne ferme les paupières.

— Adieu, ma Reine, murmura-t-il.

La douleur fut une explosion blanche. Un cri resta bloqué au fond de ma gorge, transformé en un gémissement étouffé contre son épaule alors que le métal hurlait contre ma chair. L'odeur de la peau brûlée emplit l'espace, une odeur de fin du monde et de nouveau départ. Mon corps entier se cambra, cherchant à fuir le supplice, mais Kaelen me tint fermement, m'ancrant dans la réalité, partageant chaque tressaillement, chaque spasme de mon agonie.

Quand il retira le fer, je m'effondrai contre lui, haletante, la vue brouillée par des taches de lumière. Mon bras n'était plus qu'une plaie vive, un chaos de chair calcinée où toute trace d'argent avait disparu.

Kaelen me souleva comme si j'étais faite de verre. Il ne dit rien, ses yeux brûlant d'une rage protectrice. Il déchira un pan de sa propre chemise pour panser la blessure, ses gestes d'une douceur infinie contrastant avec la violence de ce que nous venions d'accomplir.

— C'est fini, dit-il, son front contre le mien. Elle est partie.

Je regardai le bandage improvisé. La douleur pulsait, lancinante, mais en dessous, je ressentais une légèreté effrayante. Le poids des siècles, des attentes et des devoirs s'était évaporé dans la fumée de ma propre chair.

— Comment tu m'appelleras, maintenant ? demandai-je dans un souffle, mes doigts s'accrochant à son manteau.

Il esquissa un sourire amer, un éclair de ce charme insolent qui m'avait séduite dans les bas-fonds avant que tout ne s'effondre.

— "Problème". Ça te va bien. C'est court, c'est honnête.

— Idiot, murmurai-je en fermant les yeux.

Un bruit de cor retentit au loin, plus proche cette fois. Les chasseurs étaient dans la vallée. Ils cherchaient une princesse aux Lys d'Argent. Ils trouveraient une mendicante blessée et un vagabond au regard d'acier.

Kaelen m'aida à me relever. Il ramassa nos maigres sacs, éteignit les dernières braises d'un coup de botte. Le "palais de poussière" n'était plus qu'une tombe pour nos

anciennes vies.

— On y va, Problème ?

— On y va.

Nous sortîmes dans le froid de l'aube. La neige commençait à tomber, fine, poudreuse, recouvrant déjà nos traces. Pour la première fois depuis des mois, je n'avais plus peur. Ils pouvaient nous traquer, nous cerner, nous tirer dessus. Ils ne pourraient jamais reprendre ce que j'avais moi-même détruit.

Nous étions des ombres. Nous étions personne. Et dans ce vide immense, nous étions enfin libres. Le brasier ne s'était pas éteint ; il avait simplement changé de combustible. Il ne brûlait plus le bois des vieux mondes, il brûlait en nous, alimenté par le sang et le sacrifice.

Nous marchâmes vers la ravine, deux silhouettes se confondant avec la brume, laissant derrière nous les cendres d'un royaume et le cadavre d'une reine.

Chapitre 13

Le Brasier du Sacrifice

La neige ne tombait plus, elle griffait. Chaque flocon était une aiguille de glace venant piquer la plaie ouverte dans mon flanc, là où le tissu de ma chemise, autrefois de soie, n'était plus qu'une croûte rigide de sang séché.

Kaelen marchait devant, ouvrant la voie dans la poudreuse épaisse de la ravine. Son manteau de cuir usé battait contre ses jambes, et l'odeur qui émanait de lui — un mélange de tabac froid, de métal et de cette note sauvage, presque animale, qui lui était propre — était la seule chose qui me rattachait encore à la réalité. Sans lui, je me serais allongée dans ce linceul blanc pour dormir une éternité.

— Respire, Problème. On y est presque.

Sa voix était un grognement sourd, mais j'y décelais une fêlure. Il ne s'était pas retourné, mais je savais qu'il comptait chacun de mes pas. Il sentait mon agonie dans le rythme de ma respiration sifflante.

— "Presque", c'est un concept très relatif chez les vagabonds, non ? articulai-je avec difficulté.

Il s'arrêta net et pivota. Ses yeux, deux morceaux d'acier poli, balayèrent mon visage. Il fit un pas vers moi, ses mains gantées de cuir saisissant mes épaules pour stabiliser mes tremblements. Sa chaleur me frappa comme un uppercut.

— Ton humour est en train de rendre l'âme, c'est mauvais signe, dit-il.

Il approcha son front du mien. Un geste d'une intimité brutale, là, au milieu du chaos blanc. Je sentis l'humidité de son souffle sur mes lèvres. Pendant une seconde, la douleur s'effaça, remplacée par cette tension électrique qui nous consumait depuis des mois. Un désir né dans les cendres, nourri par la survie.

— Kaelen... ils sont là.

Je n'eus pas besoin de pointer du doigt la crête derrière nous. Le vrombissement lointain des moteurs de chasse et le hurlement des chiens mécaniques déchiraient le silence de l'aube. La garde d'élite ne lâchait jamais sa proie. Pas quand la proie emportait avec elle les secrets d'un empire déchu.

Nous arrivâmes au bord du gouffre. Le Pont des Soupîrs, une structure de fer rouillée et de câbles givrés, jetait un bras fragile au-dessus d'un vide de trois cents mètres. De l'autre côté, la forêt noire, impénétrable. La liberté. Mais entre nous et le pont, une rampe d'accès étroite, un goulot d'étranglement parfait.

Kaelen jeta nos sacs au sol. Il sortit son arme, un revolver massif dont le canon brillait d'un éclat sinistre, puis il sortit deux cylindres de thermite de sa ceinture.

— Passe de l'autre côté, ordonna-t-il sans me regarder.

— Quoi ? Non. On passe ensemble.

Il se tourna vers moi, et pour la première fois, je vis de la peur dans son regard d'acier. Pas pour lui. Pour moi.

— Regarde tes jambes, Problème. Tu tiens à peine debout. Si on essaie de traverser à deux, ils nous cueillent au milieu du pont comme des pigeons à la foire. Je vais les retenir ici, le temps que tu atteignes la lisière. Dès que tu es de l'autre côté, je fais sauter les câbles.

— Tu seras encore dessus ! m'écriai-je, ma voix se brisant dans le vent.

— J'ai toujours eu un bon équilibre, répliqua-t-il avec un sourire en coin, une arrogance feinte qui ne trompait personne.

Il s'approcha de moi, sa main libre s'égarant dans mon cou, ses doigts gelés effleurant la peau brûlante de ma gorge. Le contraste me fit frissonner. Il m'attira contre lui, son corps dur comme le roc protégeant le mien du vent hurlant. L'odeur de la poudre et de la fin du monde nous enveloppait.

— Écoute-moi bien, murmura-t-il contre mon oreille. Tu as brûlé ton trône, tu as brûlé ton nom. Tu ne vas pas tout gâcher en crevant ici par pur sentimentalisme. Pars. Maintenant.

— Je ne te laisserai pas devenir un martyr, Kaelen. C'est un rôle de merde.

— C'est pas du martyr, chérie. C'est de la logistique.

Il m'embrassa. Ce n'était pas un baiser d'adieu de conte de fées. C'était désespéré, affamé, un échange de salive et de détermination. J'y goûtai le sel de mes larmes et le fer de sa volonté. À cet instant, l'instinct de conservation, cette petite voix lâche qui hurle de s'enfuir, fut balayé par quelque chose de bien plus vaste. Un dévouement qui faisait mal, une chaleur qui n'avait rien à voir avec le soleil.

Je reculai d'un pas, mes mains crispées sur le revers de son manteau.

— Kaelen...

— Va !

Le premier coup de feu claqua, ricochant sur le fer du pont. Ils étaient à portée.

Je commençai à reculer sur la structure chancelante. Chaque pas était un supplice, le vent menaçant de me précipiter dans l'abîme. Derrière moi, Kaelen s'était agenouillé derrière un montant d'acier. Le tonnerre de son arme commença à répondre aux assaillants.

Je l'observais tout en avançant, le cœur battant dans mes tempes. Il était magnifique dans ce chaos, une ombre indomptable défiant une armée. Les balles traçantes déchiraient l'air autour de lui comme des lucioles mortelles.

Je touchai enfin la pierre ferme de l'autre côté. Mes forces m'abandonnaient, ma vue se brouillait de taches noires.

— Kaelen ! Viens ! maintenant !

Il se leva. Il commença à courir vers moi, mais une silhouette apparut sur la crête. Un tireur d'élite. Je le vis avant lui. L'éclat de la lunette.

— À TERRE !

Le choc ne fut pas sonore, il fut vibratoire. Kaelen ne s'abaissa pas. Il fut projeté vers l'avant par l'impact d'une balle de gros calibre dans l'épaule. Il roula sur le givre, manquant de basculer dans le vide. Il se rattrapa in extremis à un câble, son sang rouge vif tachant la blancheur immaculée du tablier du pont.

Il était à mi-chemin. Trop loin pour que je puisse l'aider. Les soldats ennemis s'engouffraient maintenant sur le pont, sûrs de leur victoire.

Kaelen releva la tête. Nos regards se croisèrent. Il y avait une clarté terrible dans ses yeux. Il savait.

Il ne tenta pas de se relever pour continuer sa course vers moi. Au lieu de cela, il glissa sa main saine vers les cylindres de thermite fixés à la structure de fer sous lui.

— Non... Kaelen, non !

Ma voix ne fut qu'un souffle étouffé par le vent.

Il me gratifia de ce sourire insolent, celui qu'il portait le jour où il m'avait trouvée dans les ruines du palais. Un sourire de pirate, de vagabond qui n'a plus rien à perdre parce qu'il a déjà tout donné.

— On se retrouve en enfer, Problème. Essaie d'arriver en retard.

Il frappa le déclencheur.

Le brasier ne fut pas une explosion, ce fut une incandescence. Une lumière blanche, aveuglante, qui dévora le métal comme s'il s'agissait de papier. Le rugissement thermique fit fondre la neige instantanément, créant un nuage de vapeur qui nous sépara.

Je vis sa silhouette s'effacer dans le blanc. Le pont se déchira dans un gémissement de métal supplicié. Les câbles claquèrent comme des fouets géants, emportant les soldats hurlants et l'homme que j'aimais dans les profondeurs de la ravine.

Le silence qui suivit fut plus violent que l'explosion.

Je tombai à genoux, les mains enfoncées dans la neige, le regard fixé sur le gouffre béant. La chaleur résiduelle de la thermite me brûlait le visage, mais à l'intérieur, tout était devenu glacier.

Il ne restait rien. Juste l'odeur du métal fondu et le sifflement du vent.

Il avait choisi. Entre son souffle et le mien, il n'avait pas hésité une seconde. Ce n'était pas de l'héroïsme de pacotille, c'était une soumission totale à l'autre. Le sacrifice ultime, dépouillé de toute gloire, brut comme un os brisé.

Je portai la main à mon flanc. La douleur de ma blessure me parut soudain insignifiante, presque bienvenue. C'était la seule chose qu'il m'avait laissée : la preuve que j'étais en vie, le prix de son sang.

Je me relevai péniblement. Mes doigts effleurèrent le médaillon de fer qu'il m'avait glissé dans la poche quelques heures plus tôt. Il était encore chaud.

Le brasier du sacrifice ne s'éteindrait pas. Il continuerait de brûler en moi, une boussole de feu dans le désert blanc de mon exil. Je ne serais plus jamais seule, car je portais en moi la fin de son histoire.

Je tournai le dos à l'abîme et m'enfonçai dans la forêt noire. Je marchais pour lui. Je marchais pour nous. Et pour la première fois, je compris que l'amour n'était pas un refuge. C'était une arme. Et Kaelen venait de me donner la plus tranchante de toutes.

Chapitre 14

La Renaissance des Ruines

CHAPITRE : La Renaissance des Ruines

La forêt noire n'était pas sombre ; elle était absente. Une densité d'ombres si compacte que l'air lui-même semblait avoir été mâché, puis recraché sous forme de brume poisseuse. Je marchais depuis ce qui me semblait être une éternité, une main pressée contre mon flanc où la blessure pulsait au rythme d'une horloge détraquée.

L'odeur du bois mouillé et du fer froid collait à ma peau. Le médaillon de Kaelen, glissé contre ma poitrine, n'était plus chaud. Il était devenu un éclat de glace, une ancre me rappelant que chaque pas m'éloignait du brasier, mais pas de la douleur.

J'atteignis les lisières des Ruines de d'Aven au lever d'un jour gris comme du plomb. C'était là qu'il m'avait dit d'aller. Ce qui fut autrefois une forteresse imprenable n'était plus qu'un squelette de pierre dévoré par le lierre et l'oubli. Un miroir parfait de ce que nous étions devenus : des titres sans terre, des noms sans lignée.

Je franchis l'arche brisée. Mes bottes crissaient sur les débris de verre et de calcaire.

— Tu es en retard, Elara.

Sa voix me percuta avant que je ne le voie. Elle était rauque, érodée par la fatigue, dépouillée de l'arrogance soyeuse qui caractérisait autrefois le Prince de l'Exil.

Kaelen était assis sur un bloc de marbre fendu, au centre de ce qui devait être une ancienne chapelle. Il n'avait plus son armure d'apparat, ni ses insignes. Il portait une

chemise de lin brut, déchirée à l'épaule, et un bandage de fortune autour de la main. Il avait tout perdu : son statut, son héritage, et probablement son droit de cité dans le monde des vivants.

Il avait l'air d'un dieu tombé dans le caniveau. Et putain, il n'avait jamais été aussi magnétique.

— Je prenais le temps d'apprécier la vue, répliquai-je, ma voix n'étant qu'un murmure sec. Il paraît que la forêt est ravissante à cette heure-ci pour une traque à l'homme.

Il se leva avec une raideur qui me fit mal pour lui. Le sacrifice qu'il avait fait — se livrer au Conseil pour me laisser fuir, avant de s'évader par un miracle de sang — avait laissé des traces. Ses yeux, d'ordinaire d'un bleu électrique, étaient des gouffres de lassitude.

Il s'approcha. L'espace entre nous se réduisit, chargé d'une tension si épaisse qu'elle en devenait physique. Je pouvais sentir l'odeur de la fumée, de la sueur et de ce parfum de cèdre qui lui appartenait.

— Tu saignes encore, dit-il en fixant ma main plaquée sur mon côté.

— C'est un accessoire de mode. Ça va avec mon nouveau statut de paria.

Il laissa échapper un rire bref, sans joie. Il s'arrêta à quelques centimètres de moi. Sa main s'éleva, hésitante, avant de venir se loger derrière ma nuque. Ses doigts étaient rugueux, glacés, mais leur contact déclencha un incendie sous ma peau.

— Ils t'ont tout pris, murmurai-je, mes yeux cherchant les siens. Les terres, le nom, le trône. Tu n'es plus rien, Kaelen.

— Je suis plus libre que je ne l'ai jamais été en portant cette couronne de merde,

trancha-t-il.

Il colla son front contre le mien. Je fermai les yeux, savourant la sensation de son souffle sur mes lèvres. Le monde extérieur — la guerre, la trahison, les morts — s'effaçait derrière le bourdonnement de mon propre sang.

— Regarde-nous, repris-je en ouvrant les yeux. On est dans une ruine, entourés de fantômes, avec la moitié du royaume à nos trousses. On a échoué lamentablement.

— Est-ce que ça ressemble à un échec pour toi ?

Il glissa sa main de ma nuque vers ma taille, m'attirant brutalement contre lui. Le choc me fit lâcher un gémissement, mélange de douleur liée à ma plaie et d'un désir féroce, presque colérique. Sa bouche frôla mon oreille.

— J'ai troqué un empire contre cette seconde, Elara. Et si c'était à refaire, je mettrais le feu au reste du monde juste pour m'assurer que tu respirez encore.

La tension monta d'un cran. Ce n'était plus de la romance de bal costumé. C'était brut, désespéré. Ses doigts s'ancrèrent dans ma hanche, juste au-dessus de la blessure, avec une possession qui me coupa le souffle.

— Tu es un imbécile, Kaelen. Un magnifique, insupportable imbécile.

— Et toi, tu es une arme, répliqua-t-il en ancrant son regard dans le mien. Une arme que j'ai enfin le droit de tenir.

Il ne m'embrassa pas tout de suite. Il nous laissa mariner dans cette électricité, dans ce moment où la perte matérielle se transformait en une puissance nouvelle. Nous n'avions plus rien à perdre, ce qui nous rendait infiniment dangereux. L'union que nous avions cherchée dans les palais, entre les non-dits et les protocoles, s'était enfin

cristallisée ici, dans la poussière et le froid.

Quand ses lèvres rencontrèrent enfin les miennes, le goût était celui de la survie. C'était un baiser de fer et de soie, un pacte scellé dans les décombres. Je passai mes mains dans ses cheveux, ignorant la douleur de mon flanc, cherchant à m'imprégner de chaque centimètre de sa réalité.

Le sacrifice n'était plus un poids. C'était le carburant.

On se détacha lentement, le souffle court. Kaelen passa son pouce sur ma lèvre inférieure, ses yeux brûlant d'une lueur nouvelle. Le Prince était mort, le guerrier était né.

— On fait quoi maintenant ? demandai-je, ma voix retrouvant son tranchant. On attend qu'ils nous trouvent pour mourir avec panache ?

Il jeta un regard circulaire sur les ruines, puis sur le médaillon de fer que je tenais toujours inconsciemment.

— On ne meurt pas, Elara. On reconstruit. Pas un château, pas un royaume de façade. On construit quelque chose qu'ils ne pourront jamais brûler.

Il sortit une dague de sa botte, une lame simple, sans ornements.

— Ils pensent nous avoir exilés dans les ruines. Ils n'ont pas compris que les ruines sont le meilleur endroit pour poser des pièges.

Je souris. Un sourire prédateur qui répondait au sien. La perte de notre rang n'était pas une chute, c'était un dépouillement. Nous étions désormais l'essentiel : deux volontés d'acier fondues en une seule.

— Tu as faim ? demanda-t-il soudain, changeant de ton avec cette volatilité qui m'agaçait autant qu'elle me charmait.

— Je pourrais manger un cheval. Ou un membre du Conseil.

— J'ai des racines séchées et un reste de viande fumée qui ressemble à du cuir. Bienvenue dans la vie de paria, Princesse.

— Ne m'appelle plus jamais comme ça, ou je termine le travail que le Conseil a commencé.

Il eut un petit rire sombre, me faisant signe de le suivre vers le fond de la chapelle, où un maigre feu de camp luttait contre l'humidité.

— Viens là, Elara. Laisse-moi regarder cette plaie. Si tu meurs d'une infection dans ce trou à rats, je vais devoir conquérir le monde tout seul, et c'est terriblement ennuyeux sans personne pour me contredire.

Je marchai vers lui, sentant la force revenir dans mes jambes. La douleur était toujours là, mais elle n'était plus une faiblesse. Elle était la preuve de notre prix.

Alors que je m'asseyais près du feu, je réalisai que pour la première fois de ma vie, je n'avais pas peur du lendemain. Les ruines n'étaient pas un tombeau. Elles étaient le nid d'un brasier qui allait, tôt ou tard, dévorer ceux qui nous avaient crus éteints.

L'exil ne faisait que commencer, et pourtant, dans ce froid mordant, je n'avais jamais eu aussi chaud.

— Kaelen ?

— Oui ?

Il était en train de déchirer un morceau de sa propre chemise pour refaire mon bandage. Ses yeux étaient concentrés, sa mâchoire contractée.

— La prochaine fois que tu te sacrifies de façon dramatique, préviens-moi. J'aimerais avoir le temps de préparer un discours.

Il leva les yeux vers moi, un éclair de défi et de tendresse brute dans le regard.

— Il n'y aura pas de prochaine fois. On ne se sacrifie plus, Elara. On prend ce qui nous revient.

Le silence retomba sur les ruines, seulement troublé par le crépitement du bois de récupération. Mais dans ce silence, il y avait le bruit de mille lames que l'on aiguise. La renaissance ne se faisait pas dans la gloire, elle se faisait dans l'ombre, avec du sang séché sous les ongles et une promesse de vengeance gravée dans le fer.

Nous étions les restes d'un monde écroulé, et nous étions magnifiques.

Chapitre 15

L'Horizon de l'Exil

L'aube ne se leva pas : elle s'insinua. C'était une traînée de gris perle sur un monde de cendres, une lumière anémique qui peinait à traverser la brume accrochée aux carcasses de pierre du vieux monde.

Je sentis d'abord le froid. Un froid qui n'était plus une agression, mais une présence familière, presque une texture de peau. Puis, je sentis le poids. Celui de la tête de Kaelen posée contre mon épaule, et celui de sa main, large et calleuse, qui serrait encore la mienne dans son sommeil. Ses doigts étaient tachés de sang séché et de suie, les miens aussi. Nous étions deux naufragés sur une île de décombres, et pourtant, le calme qui régnait autour de nous avait la solennité d'une cathédrale.

Je bougeai à peine, mais ce fut suffisant pour qu'il se réveille. On n'échappait pas à des années de traque sans développer cet instinct de fauve. Ses yeux s'ouvrirent instantanément, d'un bleu d'orage lavé par la fatigue. Il ne sursauta pas. Il se contenta de resserrer sa prise sur ma main, vérifiant que j'étais bien réelle, que la nuit ne m'avait pas volée.

— On bouge ? murmura-t-il, la voix éraillée par le manque d'eau et le froid.

— Pas encore, répondis-je. Regarde.

Il tourna la tête vers l'est, là où l'horizon se découpait. Ce n'était plus la ligne de feu des cités qui brûlent, ni les remparts d'ivoire de notre passé. C'était le vide. Une étendue sauvage, indomptée, qui s'étirait à perte de vue. Les Terres de l'Oubli. C'était là que mouraient les légendes et que commençaient les parias.

Kaelen se redressa lentement, grimaçant lorsque ses blessures le rappelèrent à l'ordre. Il passa une main dans ses cheveux sombres, emmêlés de poussière, et me dévisagea. Son regard descendit sur mon bandage, celui qu'il avait fabriqué avec sa propre chemise.

— Tu as une sale mine, Elara, dit-il avec un petit sourire en coin, ce genre de sourire qui semblait défier la mort elle-même.

— C'est l'influence que tu as sur moi, répliquai-je avec une pointe de sarcasme. Je commence à prendre tes mauvaises habitudes. Vivre dans la boue, mépriser l'autorité, oublier de se coiffer...

Il rit doucement, un son grave qui vibra jusque dans mes côtes.

— L'autorité n'existe plus. On a brûlé la dernière couronne hier soir.

Il tendit la main et effleura ma joue du bout des doigts. Le contraste était violent : la rugosité de sa peau contre la mienne, l'odeur de fumée et de métal qui émanait de lui, et cette douceur infinie, presque insupportable, dans son geste. La tension entre nous n'était plus celle de l'incertitude ou du désir refoulé. C'était une tension de reconnaissance, une force gravitationnelle.

— Tu penses qu'ils vont nous suivre ? demandai-je, mon regard retournant vers les ruines derrière nous.

— Ils peuvent essayer. Mais il n'y a plus rien à prendre, Elara. Le trône est un tas de charbons, et le peuple est trop occupé à ramasser ses propres morceaux. Pour eux, nous sommes morts dans l'effondrement. Ou mieux encore : nous sommes devenus des fantômes. Et personne ne chasse les fantômes dans le désert.

Il se leva et me tendit la main pour m'aider à faire de même. Mes muscles protestèrent, chaque fibre de mon corps semblait crier sa douleur, mais quand je fus debout, ancrée contre lui, le monde sembla soudainement plus stable.

Nous marchâmes pendant des heures alors que le soleil montait, invisible derrière le voile de nuages. Le paysage changeait. La pierre laissait place à une herbe rase et dure, à des rochers sculptés par des vents millénaires. L'air devint plus pur, chargé d'une odeur de terre mouillée et de sel lointain.

Vers le milieu de l'après-midi, nous atteignîmes un promontoire. En contrebas, une vallée étroite se dessinait, abritée par des falaises de granit. Au fond, un filet d'eau brillait comme un fil d'argent. Il n'y avait pas de palais, pas de gardes, pas de bannières. Juste le silence immense de la liberté.

Kaelen s'arrêta et retira son manteau déchiré pour le poser au sol. Il s'assit, m'invitant d'un geste à le rejoindre.

— On s'arrête là ? demandai-je, un peu incertaine.

— Pourquoi aller plus loin ? On a de l'eau, de l'abri, et on est assez loin pour voir venir n'importe qui à deux jours de marche. C'est l'endroit idéal pour ne pas être trouvé.

Je m'assis à ses côtés, sentant la chaleur de son corps irradier contre le mien. L'introspection me gagna, fluide et amère comme un vin vieux. Je repensai à la jeune femme que j'étais il y a quelques mois seulement. Celle qui croyait que son identité était liée à son titre, à son sang, à la pierre des murs qui l'entouraient. Tout cela avait été balayé. Je n'avais plus de nom, plus de terre, plus de destin tracé par d'autres.

— C'est étrange, murmurai-je.

— Quoi donc ?

— Je devrais me sentir vide. Je devrais pleurer ce qu'on a perdu. Mais la seule chose que je ressens, c'est... un soulagement. Comme si j'avais enfin posé une armure trop lourde pour moi.

Kaelen se tourna vers moi, son genou frôlant le mien. L'électricité entre nous était palpable, un courant constant qui ne demandait qu'à s'embraser.

— L'exil n'est pas une punition, Elara. C'est une évasion. Ils ont gardé les murs, mais nous, on a gardé l'horizon.

Il attrapa une mèche de mes cheveux et l'enroula autour de son doigt, ses yeux fixés sur les miens avec une intensité qui me coupa le souffle.

— Je n'ai jamais eu de patrie, reprit-il, sa voix baissant d'un ton, devenant plus intime. Pour moi, le monde s'est toujours résumé à la prochaine bataille, au prochain contrat. Mais ici...

Il s'interrompit, cherchant ses mots, lui qui d'habitude maniait le sarcasme comme une lame.

— Ici, je n'ai plus besoin de regarder derrière moi. Sauf si c'est pour te voir.

Mon cœur rata un battement. La tension monta d'un cran, cette attraction magnétique qui nous avait poussés l'un vers l'autre au milieu du carnage. Je réduisis l'espace entre nous, posant ma main sur sa nuque, là où ses cheveux étaient les plus courts. Je sentis sa pulsation sous mes doigts, rapide, vivante.

— On est des parias, Kaelen. On va avoir faim, on va avoir froid, et on va probablement passer le reste de nos jours à chasser pour notre survie.

— Je sais, répondit-il en se rapprochant encore. C'est le plus beau programme qu'on m'ait jamais proposé.

Ses lèvres n'étaient qu'à quelques millimètres des miennes. L'odeur de sa peau, un mélange de musc, de sueur et de l'air frais des montagnes, m'enivrait.

— Tu es ma seule patrie désormais, soufflai-je contre sa bouche.

Le baiser fut lent, profond, chargé de toutes les promesses que nous n'avions pas besoin d'oraliser. C'était un baiser de fin et de commencement. Il n'y avait plus de guerre, plus de trahison, plus de sang versé pour des causes perdues. Il n'y avait que nous, deux éclats de verre polis par la tempête, trouvant enfin leur place dans la mosaïque du monde.

Quand nous nous séparâmes, le ciel avait pris des teintes de violet et d'indigo. Les premières étoiles commençaient à percer, timides.

Kaelen passa son bras autour de mes épaules et me ramena contre lui. Je posai ma tête dans le creux de son cou, fermant les yeux. Pour la première fois de ma vie, le futur ne ressemblait pas à une menace. Il ressemblait à une page blanche.

— Demain, on construira quelque chose, dit-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure dans le crépuscule. Un abri. Un foyer.

— Et après-demain ?

Il déposa un baiser sur mon front, un geste d'une paix absolue.

— Après-demain, on apprendra à vivre, tout simplement.

Nous restâmes là, immobiles, alors que l'ombre de la nuit enveloppait la vallée. Les parias que nous étions n'avaient plus besoin de gloire. Nous avons trouvé ce que les rois cherchaient sans jamais l'atteindre : un horizon qui ne finit jamais, et une main à tenir quand l'obscurité devient trop dense.

Le brasier de l'exil s'était éteint, laissant place à une lueur plus douce, plus durable. C'était le feu de notre nouvelle vie, nourri non pas par la haine, mais par le simple miracle d'être ensemble, ici, à la lisière du monde.

Nous étions les restes d'un monde écroulé. Et dans le silence de notre nouvelle paix, nous étions enfin complets.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Brasier de l'Exil"

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)